## ZYGMUNT KRASINSKI

# LA COMEDIE NON DIVINE

**Conception et mise en scène Urszula Mikos**

**Musique originale pour chœur André Serre-Milan**

**Production du Théâtre Le Proscenium, 2004**

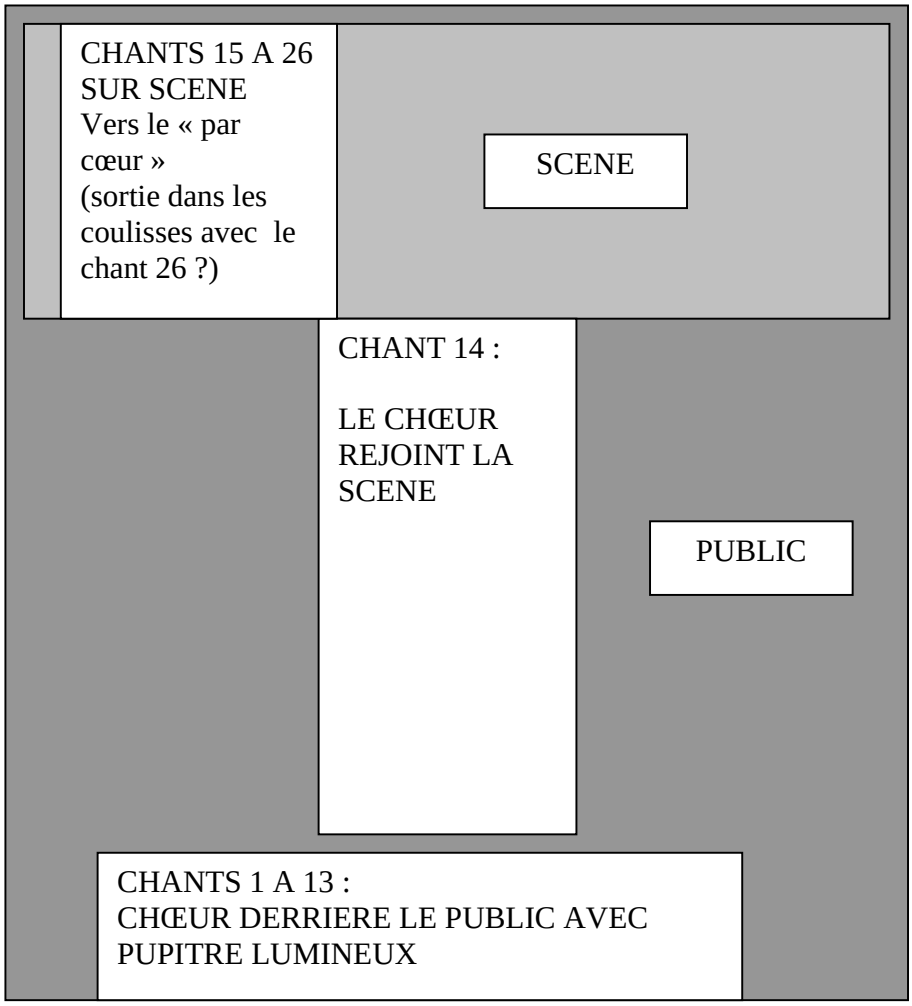
Traduit du polonais par Paul Cazin
Préface de jan Zieliñski

**TEXTE :**
**LES EDITIONS NOIR SUR BLANC**

**MUSIQUE :**
**Conducteur :**
**C.R.E.A. édition**

**C.R.E.A._association (Création, Recherche, Expérimentation Artistiques)**
16, Passage de la Main d'Or – 75011 Paris
crea-association@wanadoo.fr - *www.crea-association.org*

**DISPOSITION DU CHŒUR :**



Aux erreurs accumulées par leurs ancêtres, ils
ajoutèrent ce que leurs ancêtres ne connaissaient
pas : l'hésitation et la crainte ; et il advint ainsi
qu'ils disparurent de la surface de la terre,
et il s'est fait après eux un grand silence.
L'Anonyme.

To be or not to be, that is the question.
*Hamlet.*

***LE CHŒUR EST DISPOSÉ DERRIERE LE PUBLIC, AVEC PUPITRES LUMINEUX, POUR LES PARTIES I ET II***

# PREMIERE PARTIE

LE PUBLIC RENTRE AVEC ELECTROACOUSTIQUE

NB : une fois le public rentré, **le chœur s'installe en fond de scène, puis « rentre » dans l'électroacoustique, pour prédominer peu à peu :**

**CHANT 1**

**PEU À PEU TUILAGE AVEC LE RAP DU DEBUT, REPONSES LIBRES POUR ACCOMPAGNER LE TEXTE JUSQU'A SA FIN….**

(REPRIS PAR LE CHŒUR DANS CHANT 1**)**

**Des étoiles autour de la tête, sous tes pieds les vagues de la mer; et sur ces vagues, un arc-en-ciel court devant toi et écarte les nuages. Tout ce que ton regard peut embrasser est à toi, les rivages, les villes et les hommes t'appartiennent; le ciel est à toi. Rien ne semble égaler ta gloire.**

*

COMEDIEN

Aux oreilles des autres, ta musique procure une inconcevable volupté. Tu entrelaces les cœurs et les délies comme si tu jouais avec une couronne, caprice de tes doigts; tu fais couler des larmes pour un instant, et les sèche d'un sourire, puis, de nouveau, ce sourire tu le bannis, pour un instant, pour quelques instants, parfois pour toujours. Mais toi-même, que sens-tu? Toi-même, que crées-tu? Que penses-tu? C'est par toi que s'épanche la source de beauté. Tu n'es pas la Beauté. Malheur à toi! Malheur! L'enfant qui pleure sur le sein de sa mère, la fleur des champs qui ne sait rien de ses parfums, ont plus de mérite que toi devant le Seigneur.

D'où viens-tu, ombre vaine, qui annonces la lumière et ne la connais pas, ne l'as pas vue, ne la verras plus jamais? Qui t'a créée par colère ou par dérision? Qui t'a donné cette vie misérable, si fausse, si illusoire que tu fais semblant d'être un ange, un moment avant de t'enfoncer dans la boue, un moment avant de ramper comme un reptile puis d'étouffer dans la vase ? Toi et la femme avez le même commencement.

Mais toi aussi tu souffres, même si ta douleur ne crée rien, ne sert à rien. Ton désespoir et tes soupirs tombent ici-bas et Satan les recueille, les ajoute joyeusement à ses mensonges, à ses sortilèges, et le Seigneur les reniera un jour, comme ils ont renié le Seigneur.

Pourtant, je ne proteste pas contre toi, Poésie, mère de Beauté et de Résurrection. Mais malheureux celui qui, dans les mondes qui naissent ou qui périssent, doit se souvenir de toi ou te pressentir, car tu perds seulement ceux qui se sacrifient pour toi et deviennent les paroles vivantes de ta gloire.

Bienheureux celui en qui tu as fait ta demeure, comme Dieu a fait la sienne en ce monde, invisible, inouï, mais manifeste et grand en chaque recoin du monde, le maître devant lequel se prosternent les créatures, en disant; "Il est ici!". Celui-là te portera au front comme une étoile et l'abîme qui sépare la pensée de l'expression ne les séparera pas de ton amour. Il aimera des hommes et révèlera son courage au milieu des ses frères. Mais celui qui te manquera, qui te trahira trop tôt et te livrera en vain aux amusement aux hommes, tu lui éparpilleras quelques fleurs sur la tête et tu te détourneras, tandis qu'il passera sa vie à jouer avec ses fleurs fanées dont il se tressera une couronne mortuaire. Lui et sa femme ont le même commencement.

**FIN CHANT 1**

**ENCHAINER AVEC CHANT 2 :**

**CHANT 2 :L'ANGE GARDIEN.-**

**Paix aux hommes de bonne volonté! Béni soit entre tous celui qui a un coeur, il peut encore être sauvé. Epouse bonne et humble, montre-toi pour lui.- Et qu'un enfant naisse dans votre maison…….*(Il s'envole.)***

*

**FIN CHANT 2**

**ENCHAINER AVEC CHANT 3 :**

**CHŒUR DES ESPRITS MAUVAIS.- En route, en route! Spectres, volez vers lui. Toi d'abord, toi en tête, ombre de l'amante morte hier, rafraîchie dans la brume et parée de fleurs, jeune fille aimée du poète, en avant!**

**Et toi aussi, en route, Gloire, vieil aigle empaillé dans l'enfer, décroché du pal où le chasseur t'avait oublié en automne, vole, déploie tes grandes ailes, éclatantes de soleil, au-dessus de la tête du poète.**

**Sors de nos caves, image vermoulue de l'Eden, oeuvre de Belzébuth, nous allons cacher tes trous et te repeindre. Roule-toi ensuite dans un nuage, toile enchanteresse, et vole vers le poète. Puis, déploie-toi autour de lui, en un cercle de roches et d'eaux, de nuits et des jours alternés. Mère Nature, entoure le poète!**

*(Un village. Une église.)*

**FIN CHANT 3**

**ENCHAINER AVEC CHANT 4 :**

**L'ANGE GARDIEN, *planant au-dessus de l'église*.- Si tu respectes ton serment pour l'éternité, tu seras mon frère devant la face du Père……*(Il disparaît.)***

***COMEDIENS SEULS***

*(Intérieur d'église. Témoins de mariage. Un cierge sur l'autel.)*

LE PRETRE, *donnant la bénédiction nuptiale*.- Souvenez-vous-en!

*(Le couple se lève. Le Marié presse la main de sa femme et la remet à un parent. Tous sortent.)*

LE MARIE, *resté seul*.- J'ai accepté des liens terrestres, parce que j'ai trouvé celle que j'avais rêvée. Malédiction sur ma tête, si jamais je cesse de l'aimer...

*

*(Une salle pleine de monde. Danses, musiques, lumières, fleurs. La Mariée valse et, après quelques tours, s'arrête. rencontrant par hasard son mari, elle appuie sa tête sur son épaule.)*

LE MARIE.- Que tu es belle dans ta lassitude, avec ces fleurs et ces perles en désordre dans tes cheveux! Tu rougis de timidité et de fatigue. Oh! Tu seras toujours, toujours, le chant de mon cœur.

LA MARIEE.- Je te serai épouse fidèle, comme ma mère me l'a dit, comme mon cœur me le dit... Mais ici, il y a tout ce monde! Il fait si chaud et on fait tant de bruit!

LE MARIE.- Va danser encore un peu. Je resterai ici à te regarder, comme les anges que j'ai vus tant de fois dans mon rêve.

LA MARIEE.- J'irai, si tu le veux, mais je n'ai presque plus de forces.

LE MARIE.- Je t'en prie, mon amour.

*(Danse et musique.)*

**CHANT 4 BIS, SUPERPOSE AUX TEXTES COMEDIENS: *(FANTASMES)***

*(Une nuit obscure.)*

COMEDIENS :

UN ESPRIT MAUVAIS, *passant dans les airs sous la forme d'une jeune fille*.- Il y a peu de temps, je courais sur terre à la même heure, maintenant les démons me poursuivent et m'ordonnent de jouer une sainte...

*(Il passe au-dessus du jardin.)*

Fleurs, détachez-vous et volez dans mes cheveux!

*(Il passe au-dessus du cimetière.)*

Fraîcheur et grâce des jeunes filles mortes qui flottez, répandues dans l'air au-dessus des tombeaux, venez orner mon visage!

Ici, une brune tombe en poussière; ombres de ses boucles, suspendez-vous à mon front! Sous cette pierre, deux yeux bleus éteints. A Moi, à moi, le feu dont ils luisaient! Derrière cette grille cent cierges brûlent, on a enseveli aujourd'hui une princesse; robe de satin, blanche comme lait, détache-toi d'elle! A travers la grille, la robe s'envole, en battant de l'aile comme un oiseau... En avant, en avant!

*(Une chambre à coucher. A la pâle clarté d'une veilleuse, sur la table on voit le Mari qui dort à côté de sa femme.)*

LE MARI, *en rêve*.- D'où viens-tu, toi que je n'ai vue et entendue depuis si longtemps?

Comme l'eau coule, ainsi coulent tes pas, deux vagues blanches ... Une sainte paix couronne tes tempes... Tout ce que j'ai aimé et rêvé s'est réuni en toi...

*(Il s'éveille.)*

Où suis-je? Près de ma femme... C'est là, ma femme...

*(Il la contemple.)*

J'ai cru que tu étais mon rêve, mais voici qu'il revient, après une longue pause, et il est différent de toi. Tu es bonne et douce, mais l'autre...Dieu! Qui vois-je? Et de mes yeux!

LE FANTOME.- Tu m'as trahie.

*(Il disparaît.)*

LE MARI.- Maudite soit l'heure où j'ai pris ma femme, où j'ai abandonné l'amante de mes jeunes années, l'âme de mon âme!

LA FEMME, *s'éveillant*.- Qu'y a-t-il? Est-ce déjà le jour? La voiture est-elle prête? Nous avons différentes emplettes pour aujourd'hui.

LE MARI.- Il fait nuit noire. Dors, dors tranquillement.

LA FEMME.- Ne te sens-tu pas mal tout à coup, mon ami? Je vais me lever et te donner de la tisane.

LE MARI.- Rendors-toi.

LA FEMME.- Dis-moi ce que tu as, mon ami. Ta voix est changée, tes joues brûlent de fièvre.

LE MARI, *se redressant brusquement*.- J'ai besoin d'air... Reste. Pour l'amour du Ciel, laisse-moi. Ne te lève pas, je te le répète.

*(Il sort.)*

**FIN CHANT 4 BIS**

*

***COMEDIENS :***

*(Un jardin éclairé par la lune, derrière le mur de l'église.)*

LE MARI.- Depuis le jour de mon mariage, j'ai dormi du sommeil des abrutis, des gloutons, du sommeil du boutiquier allemand près de son Allemande. A mon exemple, le monde entier semble s'être endormi autour de moi. J'ai visité des cousins, consulté des médecins, couru des magasins, et comme il doit me naître un enfant, j'ai pensé à une nourrice.

*( Deux heures sonnent à la tour de l'église.)*

Revenez à moi mes anciens pays, peuplés, vivants, soumis à mes pensées ! sensibles à mes passions ! Jadis la voix du clocher de la nuit vous appelait…

*(Il marche en se tordant les bras.)*

Dieu, est-ce bien toi qui as consacré l'union de deux corps? Est-ce toi qui as déclaré que rien ne pourrait rompre les liens, alors que les âmes se repoussent, s'en vont chacune de son côté et que les corps restent l'un près de l'autre comme deux cadavres?

Te voilà de nouveau près de moi, toi qui es mienne ! Toi, qui es mienne, prends-moi avec toi. Et si tu n'es qu'une illusion, si je t'ai imaginée, que tu sois sortie de moi et que maintenant tu m'apparaisse, que je devienne, moi aussi, fantôme, brume et fumée pour m'enfuir avec toi!

LE FANTOME.- Me suivras-tu, le jour, n'importe quel jour, où je viendrai te chercher?

LE MARI.- A tout instant, je t'appartiens.

LE FANTOME.- Souviens-t'en.

LE MARI.- Reste, ne t'évanouis pas comme un rêve. Si ta beauté est au-dessus de toute beauté, si tu es une conception supérieure à toute conception, pourquoi ne dures- tu pas plus longtemps qu'un seul souhait, qu'une seule pensée?

*(Une fenêtre de la maison s'ouvre.)*

VOIX DE LA FEMME.- Le froid de la nuit te tombera sur la poitrine, mon ami. Rentre, mon chéri, je m'ennuie, seule, dans cette grande chambre sombre.

LE MARI.- Bien... Tout à l'heure... La vision a disparu, mais elle a promis qu'elle reviendrait, et alors, adieu, petit jardin et petite maison! Adieu, toi, faite pour la maison et le jardin, mais non pour moi.

VOIX DE LA FEMME.- Je t'en conjure! Les matins sont frais.

LE MARI.- Et mon enfant...Ô mon Dieu!

*(Il rentre.)*

*

*(Un salon. Deux flambeaux sur un piano. Dans le coin, un berceau où dort un enfant. Le Mari est assis sur une chaise, le visage dans ses mains, la Femme au piano.)*

LA FEMME.- Je suis allée voir le père Benjamin, et il a promis de venir après-demain.

LE MARI.- Merci.

LA FEMME.- J'ai commandé quelques gâteaux chez le pâtissier, car tu as invité, je crois, beaucoup de monde au baptême. Tu sais, ils seront au chocolat, avec les initiales des Georges Stanislas.

LE MARI.- Merci

LA FEMME.- Dieu soit loué! Cette cérémonie va enfin avoir lieu, notre petit Georges va devenir tout à fait chrétien. Bien qu'on l'ait ondoyé, il me semble toujours qu'il lui manque quelque chose.

*( Allant vers le berceau.)*

Dors mon enfant. As-tu déjà des rêves, pour envoyer ainsi promener ta couverture? Voilà, comme cela, reste tranquille. Mon petit Georges est bien agité aujourd'hui... Mon mignon, mon joli, dors.

LE MARI, *à part*.- Quelle chaleur! On étouffe. Un orage se prépare. bientôt le tonnerre éclatera là-bas et mon cour éclate ici.

LA FEMME, *revient au piano, joue et s'interrompt, recommence et cesse encore*.- Aujourd'hui, hier... Ah! Dieu, toute cette semaine, depuis trois semaines, un mois, tu ne m'as pas dit un mot! Et tous ceux qui me

voient me trouvent changée.

LE MARI, *à part*.- L'heure est venue. Rien ne peut la reculer.

(*Haut*.)

Il me semble au contraire que tu as très bonne mine.

LA FEMME.- Cela t'est bien égal. Tu ne me regardes plus. Tu tournes le dos quand j'entre, tu te couvres les yeux quand je m'assieds près de toi. Je suis allée à confesse hier, j'ai examiné ma conscience. Je n'ai rien pu trouver qui ait pu t'offenser.

LE MARI.- Tu ne m'as pas offensé.

LA FEMME.- Ah mon Dieu! Mon Dieu!

LE MARI.- Je sens que je dois t'aimer.

LA FEMME.- Tu m'achèves avec ce "Je dois"! Ah! Lève-toi plutôt et dis-moi "Je ne t'aime plus"! Au moins je saurais à quoi m'en tenir.

*(Elle court au berceau et prend l'enfant.)*

Ne l'abandonne pas, moi, je me sacrifierai à ta colère. Aime mon enfant, Henri, mon enfant!

*(Elle se jette à ses genoux.)*

LE MARI, *la relevant*.- Ne prends pas garde à ce que je t'ai dit. J'ai quelque fois des mauvais moments, de l'ennui.

LA FEMME.- Je ne te demande qu'un mot, qu'une promesse, dis que tu l'aimeras toujours.

LE MARI.- Toi et lui, crois-moi.

*(Il l'embrasse sur le front, elle l'entoure de ses bras. Grondement de tonnerre, suivi d'une musique dont les accords se font de plus en plus lugubres.)*

LA FEMME.- Qu'est-ce que cela?

(*Elle presse l'enfant sur sa poitrine. La musique s'arrête. Le Fantôme d'une belle femme entre.)*

LE FANTOME.- Bien-aimé, je t'apporte la paix et le bonheur. Suis-moi.

Bien-aimé, rejette les entraves terrestres qui te retiennent. Je viens d'un autre monde, sans limites, sans ombres. Je suis à toi.

LA FEMME.- Sainte Vierge, au secours! Ce fantôme, pâle comme un mort, ces yeux éteints, cette voix qui grince comme les roues d'un char funèbre!

LE MARI.- Ton front rayonne, ma bien-aimée, tes cheveux sont parsemés de fleurs.

LA FEMME.- Un suaire en lambeaux tombe de ses épaules.

LE MARI.- La lumière ruisselle autour de toi. Que j'entende encore ta voix et que je meure ensuite.

LE FANTOME.- Celle qui te retient n'est qu'une illusion. La vie est passagère. Son amour est comme une feuille qui tombe au milieu de mille autres feuilles flétries. Moi, je ne passerai pas.

LA FEMME.- Henri, Henri! Protège-moi, sauve-moi! Je sens le souffre et la puanteur du tombeau!

LE MARI.- Créature d'argile et de poussière, n'envie pas, ne calomnie pas, ne blasphème pas. Regarde, telle est la première idée que Dieu avait de toi, mais tu as suivi le conseil du serpent et tu es devenue ce que tu es.

LA FEMME.- Je ne te laisserai point partir.

LE MARI.- Bien-aimée, je quitte cette maison et je te suis.

*(Il sort.)*

LA FEMME.- Henri! Henri!

*(Elle s'évanouit et tombe avec l'enfant. Second coup de tonnerre.)*

*

*(Un baptême. Les invités. le Père Benjamin, le Parrain, la Marraine, la Nourrice et l'Enfant. La Mère est étendue à l'écart sur un sofa. Dans le fond, des domestiques.)*

UN INVITE, *à mi-voix*.- C'est singulier, où peut bien-être le comte?

SECOND INVITE.- Il muse quelque part, ou bien il écrit.

PREMIER INVITE.- Madame est toute pâle, somnolente, et n'a pas encore dit mot à personne.

TROISIEME INVITE.- Le baptême me rappelle les bals de certaines maisons, où le maître des lieux s'est ruiné la veille aux cartes et reçoit son monde avec politesse du désespoir.

QUATRIEME INVITE.- Je quitte une femme charmante, j'arrive, je pense trouver un bon déjeuner, et au lieu de cela, comme dit l'Ecriture, pleurs et grincements de dents.

LE PERE BENJAMIN.- Georges Stanislas, veux-tu recevoir le saint baptême?

**CHANT 5 LE PARRAIN ET LA MARRAINE.- Je le veux.**

COMEDIENS :

UN INVITE.- Voyez, la mère s'est levée et marche comme en rêve.

SECOND INVITE.- Elle étend les bras devant elle et se dirige en vacillant vers son fils.

TROISIEME INVITE.- Que dites-vous? Soutenons-la, elle se trouve mal.

LE PERE BENJAMIN.- Georges Stanislas, renonces-tu à Satan et à ses pompes?

**CHANT 6 LE PARRAIN ET LA MARRAINE.- J'y renonce.**

COMEDIENS :

UN INVITE.- Chut! Ecoutez...

**SUITE DU CHANT 6 ENFANT BENI POUR L'AMOUR DE DIEU…..**

COMEDIENS :

LA FEMME, *posant les mains sur la tête de son enfant*.- Où est ton père, Georges?

LE PERE BENJAMIN.- N'interrompez pas!

LA FEMME.- Je te bénis, Georges, je te bénis, mon enfant. Sois poète, pour que ton père t'aime et ne te repousse pas un jour.

LA MARRAINE.- Voyons! ma chère Marie...

LA FEMME.- Tu mériteras bien ton père et tu lui plairas. Alors, il cessera d'en vouloir à ta mère...

LE PERE BENJAMIN.- Pour l'amour de Dieu! madame la comtesse...

LA FEMME.- Je te maudis si tu n'es pas poète!

*(Elle s'évanouit. On l'emporte.)*

LES INVITES, *confusément*.- Il s'est passé, dans cette maison, quelque chose d'extraordinaire. Sortons, sortons!

*(Le baptême s'achève. On remet l'enfant pleurant dans son berceau.)*

LE PARRAIN, *devant le berceau*._ Georges Stanislas, tu viens de devenir chrétien et tu es entré dans la société humaine. Plus tard, tu deviendras citoyen, et, par les soins de tes parents et la grâce de Dieu, un fonctionnaire distingué. Souviens-toi qu'il faut aimer sa patrie et que même il est beau de mourir pour la patrie... (Tous sortent.)

**FIN DU CHANT 6 EN DIM. VERS LE SILENCE….**

*

*(Un beau site. Collines et forêts. Montagnes dans le lointain.)*

COMEDIENS :

LE MARI.- Voilà ce que j'ai désiré, ce que j'ai appelé de mes vœux durant tant d'années ; je touche enfin à mon but. J'ai derrière moi le monde des hommes. Que ces fourmis s'agitent là-bas autour de leur fétus de paille, et quand elles l'auront perdu, qu'elles trépignent de colère ou crèvent de chagrin!

LE FANTOME, *passant et disparaissant*.- Viens ! Viens !

*

(*Montagne et précipices au bord de la mer. Nuages épais. Orages*.)

COMEDIENS :

LE MARI.- Qu'est-elle devenue? Les parfums du matin se sont dissipés tout à coup, le temps s'est assombri. Me voilà sur ce sommet, l'abîme à mes pieds, et les vents mugissent épouvantablement.

VOIX DU FANTOME, *au loin*.- A moi! Mon bien-aimé!

LE MARI.- Quelle est loin déjà! Je ne parviendrai pas à franchir cet abîme.

UNE VOIX, *près de lui*.- Où sont tes ailes?

LE MARI.- Esprit mauvais qui te moque de moi, je te méprise.

## CHANT 7

**SECONDE VOIX.- Au sommet de cette montagne, ta grande âme immortelle, qui devait franchir le ciel d'un seul bond, agonise maintenant de peur! La malheureuse supplie tes pieds de ne pas aller plus loin. C'est une grande âme! un grand cœur!**

COMEDIENS :

LE MARI.- Montrez-vous donc, prenez un corps que je puisse saisir et abattre. Si j'ai peur de vous, puissé-je ne jamais obtenir celle que j'aime!

LE FANTOME, *de l'autre côté du précipice*.- Saisis ma main et saute.

LE MARI.- Que t'arrive-t-il? Les fleurs se détachent de ton front et tombent à terre. A peine l'ont-elles touchée, qu'elles glissent comme des lézards, rampent comme des vipères!

LE FANTOME.- Ô mon bien-aimé!

LE MARI.- Le vent arrache ta robe de tes épaules et la déchire en lambeaux!

LE FANTOME.- Pourquoi tardes-tu?

LE MARI.- L'eau ruisselle de ses cheveux, la peau se détache de ses os!

LE FANTOME.- Tu as promis, tu as juré.

LE MARI.- Un éclair a dévoré ses yeux!

## CHANT 8

**CHŒUR DES ESPRITS MAUVAIS.- Vieille, retourne aux enfers. Tu as séduit un cœur grand et fier, admiration des autres et de lui-même. Grand cœur, va rejoindre ta bien-aimée.**

**UN ESPRIT MAUVAIS.- Ecoutez, frères, écoutez!**

COMEDIENS :

LE MARI.- Ma dernière heure sonne, l'ouragan se tord en noirs tourbillons, la mer monte à l'assaut des rochers et fond sur moi. Une force invisible m'entraîne, toujours plus loin... Toujours plus près... Par-derrière, une multitude m'accable et me pousse vers le gouffre.

## CHANT 9

**UN ESPRIT MAUVAIS.- Réjouissez-vous, frères, réjouissez-vous!**

COMEDIENS :

LE MARI.- A quoi bon lutter? La volupté de l'abîme m'attire, le vertige saisit mon âme. Ô Dieu, ton ennemi triomphe!

## CHANT 10

**L'ANGE GARDIEN, *apparaissant au-dessus de la mer*.- Paix! Flots de la mer, calmez-vous!**
**En ce moment, sur la tête de ton enfant coule l'eau sainte.**
**Retourne chez toi et ne pèche plus.**
**Retourne chez toi et aime ton enfant.**

COMEDIENS :

(*Le salon où se trouve le piano. Le mari entre, suivi d'un Domestique portant la lumière*.)

LE MARI.- Où est madame?

LE DOMESTIQUE.- Monsieur le Comte, Madame la comtesse est indisposée...

LE MARI.- Mais je viens de sa chambre, elle est vide.

LE DOMESTIQUE.- C'est que madame la comtesse n'est plus ici, monsieur le Comte.

LE MARI.- Où est-elle donc?

LE DOMESTIQUE.- On l'a emmenée hier.

LE MARI.- Où cela?

LE DOMESTIQUE, *en s'enfuyant*.- Dans un asile de fous...

LE MARI.- Ecoute, Marie, c'est sans doute pour jouer? Tu as voulu me punir en te cachant quelque part...Réponds-moi, je t'en prie ! Marie, ma petite Marie!

Non, personne ne répond. Jean! Catherine! Cette maison tout entière est devenue muette et sourde.

Celle à qui j'avais juré fidélité et promis le bonheur, je l'ai précipitée, dès ce monde, dans un séjour de damnés. Tout ce à quoi j'ai touché, je l'ai détruit et je me détruirai moi-même à la fin. Est-ce que l'enfer m'a rejeté pour être, un moment, son représentant sur terre?

Sur quel oreiller posera-t-elle sa tête aujourd'hui? Quels bruits s'élèveront cette nuit autour d'elle? Les hurlements et les chansons des fous. Je la vois… ce front, où transparaissait toujours une pensée sereine, accueillante, affable, elle le tient penché, et sa raison si bonne est partie vers des régions inconnues, peut-être à ma recherche, elle erre, la pauvre, en pleurant.

UNE VOIX, *quelque part*.- Tu composes un drame.

LE MARI.- Ah, voilà mon démon qui se fait entendre.

(*Courant à la porte et l'ouvrant violemment*.)

Mon cheval! Mon manteau, mes pistolets!

(*Un asile d'aliénés dans une contrée montagneuse, au milieu d'un parc*.)

LA FEMME DU MEDECIN, *avec un trousseau de clefs*.- Vous êtes, sans doute, un parent de la comtesse?

LE MARI.- Je suis un ami de son mari, c'est lui qui m'envoie.

LA FEMME DU MEDECIN.- Son état ne laisse pas grand espoir, monsieur. Mon mari est absent, il vous aurait mieux renseigné. On nous l'a amenée avant-hier, en proie à des convulsions. (*S'épongeant le visage*.) Il fait chaud ! Nous avons beaucoup de malades, mais aucun n'est aussi dangereux qu'elle. Croiriez-vous que cet établissement nous coûte dans les deux cent mille florins? Regardez, quelle vue des montagnes! Mais vous vous impatientez, je vois... donc ce n'est pas vrai, quand même, que les jacobins ont enlevé son mari, la nuit !?

*(Une chambre aux fenêtres grillagées. Quelques chaises, un lit. La Comtesse est étendue sur un canapé.)*

LE MARI, *entrant*.- Je veux rester seul avec elle.

LA FEMME DU MEDECIN, *derrière la porte*.- Mon mari se fâcherait si...

LE MARI.- Laissez-moi tranquille, madame.

(*Il ferme la porte et s'avance vers sa femme*.)

## CHANT 11 :
## SUPERPOSE AUX VOIX DES COMEDIENS, EN REPONSE AUX TEXTES

UNE VOIX, *à travers le plafond*.- Vous avez enchaîné Dieu. L'un est déjà mort sur la croix. Moi, qui suis l'autre, me voilà également au milieu des bourreaux.

UNE VOIX, *à travers le plancher*.- A l'échafaud, les rois et les seigneurs! C'est avec moi que commence la liberté du peuple.

UNE VOIX, *à droite*.- A genoux devant le roi, votre seigneur et maître!

UNE VOIX, *à gauche*.- La comète brille déjà dans le ciel. Le jour du jugement dernier approche.

LE MARI.- Me reconnais-tu, Marie?

LA FEMME.- Je t'ai juré fidélité jusqu'à la tombe.

LE MARI.- Viens, donne moi ton bras, sortons.

LA FEMME.- Je ne puis me lever. Mon âme a abandonné mon corps, elle est entrée dans ma tête.

LE MARI.- Laisse-moi t'emporter.

LA FEMME.- Encore quelques instants, je t'en prie, et je deviendrai digne de toi.

LE MARI.- Comment cela?

LA FEMME.- J'ai passée trois nuits en prière, un changement s'est fait en moi. J'ai crié: "Seigneur mon Dieu!" Je me suis frappée la poitrine, j'ai pressé un cierge béni sur mon sein, j'ai fait pénitence en suppliant que l'esprit de Poésie descende sur moi, et le troisième jour, au matin, je suis devenue poétesse;

LE MARI.- Marie!

LA FEMME.- Henri, tu ne me mépriseras plus. Je suis remplie d'inspiration. Les soirs, tu ne me quitteras plus.

LE MARI.- Jamais plus, jamais!

LA FEMME.- Regarde-moi. Ne suis-je pas devenue ton égale? Il me sera donné de tout concevoir, comprendre, rendre, jouer, chanter: la mer, les étoiles, la tempête, la bataille... Oui, les étoiles, la tempête, la mer...Ah! Quelque chose m'échappe encore: la bataille. Il faut me mener à la bataille. Je verrai, je décrirai... Cadavre, suaire, sang, flot, rosée, cercueil...

L'infinité m'engloutira.
Des immensités éternelles
Je fendrai l'azur, des mes ailes.
Et mon essor s'évanouira
Dans le noir néant.

LE MARI.- Malédiction : Malédiction !

LA FEMME, *l'entourant de ses bras et le baisant sur la bouche*.- Mon Henri, que je suis heureuse!

UNE VOIX, *à travers le plancher*.- J'ai tué trois rois de ma main, il en reste encore dix, et cent prêtres qui chantent la messe.

UNE VOIX, *à gauche*.- Le soleil est aux deux tiers éteint, les astres commencent à se heurter sur leurs chemins. Malheur ! Malheur !

LE MARI.- Pour moi, il est venu le jour du jugement.

LA FEMME.- Que ton front ne s'assombrisse plus, tu vas me rendre triste à nouveau. Qu'est-ce qu'il te manque? Ecoute, j'ai encore quelque chose à te dire.

LE MARI.- Parle, je ferai ce qui te plaira.

LA FEMME.- Ton fils sera poète.

LE MARI.- Que dis-tu ?

LA FEMME.- Au baptême, c'est le premier nom que le prêtre lui a imposé : poète ! Le suivant, comme tu le sais est Georges Stanislas. C'est grâce à moi. Je l'ai béni, j'ai ajouté une malédiction, et il sera poète. Ah, comme je t'aime Henri !

**TUTTI VOIX : FIN CHANT 11 :- Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.**

**CHANT 11BIS : TEXTE REPRIS CHUCHOTE SUR VOIX DES COMEDIENS**

**UNE VOIX, *sortant du plafond*.- Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.**

COMEDIENS :

LA FEMME.- Cet homme est atteint d'une étrange folie, n'est-ce pas ?

LE MARI.- Oui, bien étrange.

LA FEMME.- Il ne sait ce qu'il raconte, mais moi je te dirai qu'il te demanderait si le Bon Dieu devenait fou.

*(Elle lui prend la main.)*

Les mondes voltigent en tout sens, en haut, en bas. ….

**ENCHAINER 11BIS A CHANT 12 SUPERPOSE AUX COMEDIENS**

COMEDIENS

Chaque homme, chaque vermisseau se croit dieu, et ils meurent tous, les uns après les autres. Les comètes aussi, et les soleils s'éteignent. Le Christ ne nous sauvera plus. Il a pris la croix à deux mains et l'a jetée dans l'abîme. Entends-tu comme cette Croix, espoir de millions d'êtres, se brise, se fracasse, éclate, vole en morceaux, qui roulent dans les profondeurs sans fin et forment un immense tourbillon?

LE MARI.- Marie, veux-tu voir ton fils?

LA FEMME.- Je lui ai accroché des ailes et l'ai envoyé à travers les mondes, s'imprégner de tout ce qui est beau, terrible, sublime. Il reviendra un jour pour ta joie.

LE MARI.- Tu souffres?

LA FEMME.- Quelqu'un m'a suspendu une lampe dans la tête... Elle se balance... C'est insupportable.

LE MARI.- Marie, ma bien-aimée, sois calme, comme autrefois.

LA FEMME.- Lorsqu'on est poète, on ne vit pas longtemps.

LE MARI. - Holà! Du secours! A l'aide!

*(Des femmes entrent, suivies de la Femme du médecin.)*

LA FEMME DU MEDECIN.- Des pilules… Des poudres… Non, rien de solide… quelque chose de liquide… Marguerite, courez à la pharmacie… C'est de votre faute, monsieur. Mon mari va me gronder.

LA FEMME.- Adieu, Henri.

LA FEMME DU MEDECIN.- Est-ce donc vous monsieur le comte, en personne ?

LE MARI, *étreignant sa femme dans ses bras.*- Marie ! Marie !

LA FEMME.- Je suis bien. Je meurs près de toi…

*(Sa tête retombe.)*

LA FEMME DU MEDECIN.- Qu'elle est rouge ! Le sang est monté au cerveau.

LE MARI.- Mais ce ne sera rien !

*(Le Médecin entre et s'approche.)*

LE MEDECIN.- Ce n'est déjà plus rien. Elle est morte.

**FIN CHANT 12 : SE LAISSER SUBMERGER PAR L'ELECTROACOUSTIQUE ET DIMINUER DANS LA MASSE SONORE JUSQU'AU SILENCE.**

## SECONDE PARTIE

COMEDIENS SEULS:

*(Un cimetière. Le Père et le Fils auprès d'un tombeau à colonnes et à fleurons gothiques.)*

LE PERE.- Ôte ton chapeau et prie pour l'âme de ta mère.

L'ENFANT.- Je te salue, Vierge Marie, pleine de grâce, Reine des cieux, Souveraine de tout ce qui fleurit sur terre, dans les champs, au bord du ruisseau…

LE PERE.- Pourquoi changes-tu les mots de la prière ? Prie, comme on te l'a enseigné, pour ta mère. Voilà dix ans, à cette heure même, elle mourait.

L'ENFANT.- Salut, Vierge Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec toi, tu es bénie entre les Anges, et chacun d'eux, lorsque tu passes, arrache de ses ailes un arc-en-ciel et le jette sous tes pieds. Toi, sur ces arcs-en-ciel, comme sur des vagues…

LE PERE.- Georges !

L'ENFANT.- Quand ces mots me roulent en tête, papa, ils me font si mal, qu'il faut que je les dise.

LE PERE.- Lève-toi. Cette prière-là ne monte pas vers Dieu. Tu ne te souviens pas de ta mère, tu ne peux pas l'aimer.

L'ENFANT.- Maman, je la vois très souvent.

LE PERE.- Où donc, mon petit ?

L'ENFANT.- En rêve, ou plutôt pas tout à fait, mais quand je m'endors. Hier, par exemple…

LE PERE.- Mon enfant, que me racontes-tu ?

L'ENFANT.- Elle était toute blanche et amaigrie.

LE PERE.- T'a-t-elle dit quelque chose ?

L'ENFANT.- Il me semblait qu'elle se promenait à travers un grand espace sombre, elle toute blanche, et qu'elle disait :

Partout je vagabonde, Partout je m'insinue,
Jusqu'aux confins du monde, Jusqu'au sommet des nues,
Et pour toi je recueille Et la fleur, et la feuille,
Des gerbes de pensées, Des songes à brassées.
Aux esprits supérieurs, Aux esprits inférieurs
Je prend couleurs, rayons, Rêves, nuances, tons,
Pour que mon fils chéri, Enfant du paradis,
Reconquière
L'amour de son père.

Vous voyez, papa, que je me rappelle mot pour mot.

Papa chéri, je ne mens pas.

LE PERE, *s'appuyant contre une colonne tombeau*.- Marie, veux-tu donc perdre ton enfant, et me charger de deux morts ? Ce pauvre enfant ne fait que rêver.

L'ENFANT. – Maintenant encore j'entends sa voix, mais je ne vois rien.

LE PERE. – 0ù ? De quel côté ?

L'ENFANT. - On dirait qu'elle vient de ces deux mélèzes, sur lesquels tombent la lumière du soleil couchant :

Je te comblerai du don
De puissance et d'harmonie,
Je couronnerai ton front
D'une lumière infinie,
Et mon amour maternel

Eveillera dans ton âme
Les lueurs de cette flamme
Que les anges dans le ciel,
Et les hommes sur la terre
Ont dénommé la Beauté –
Pour que ton père
Puisse t'aimer !

LE PERE. – Les dernières paroles d'un mourant suivent-elles l'âme au paradis ? Est-il possible qu'un esprit puisse être heureux, sain et fou en même temps ?

L'ENFANT. – La voix de maman faiblit et se perd derrière le mur du charnier. Là-bas, là-bas… Elle répète encore :

Ô mon amour,
Pour que ton père
T'aime toujours…

LE PERE. – Dieu, aie pitié de notre enfant, que tu sembles avoir prédestiné, dans ta colère, à la folie et à une mort prématurée. Seigneur, n'enlève pas la raison à tes créatures, n'abandonne pas les sanctuaires que tu as bâtis pour Toi ! Regardes mes tortures et ne livre pas ce petit ange aux enfers. Tu m'as donné, à moi du moins, la force de soutenir ce fardeau de pensées, de passions et de sentiments. Mais lui, avec ce corps fragile comme la toile de l'araignée, il succombera… Mon Dieu.

Depuis dix ans, je n'ai pas eu un jour de repos. Que de gens m'ont félicité, envié, souhaité le bonheur, tandis que tu m'accablais d'une grêle d'afflictions, d'images illusoires, de pressentiments et de rêveries… Promets-moi d'aimer cet enfant en paix et qu'il y ait enfin alliance entre le créateur et la créature. Fais ton signe de croix, mon enfant, et viens. Qu'elle repose en paix…

*(Ils sortent.)*

*

*(Une promenade. Dames et messieurs. Un Philosophe. Le Père.)*

LE PHILOSOPHE. – Je vous le répète, j'en ai la conviction profonde, irréfutable : le temps est venu de l'émancipation des nègres et des femmes.

LE PERE. – Vous avez raison.

LE PHILOSOPHE. - …et d'une grande transformation dans la société des hommes, au point de vue individuel comme au général. D'où je déduis une régénération de la race humaine par le sang, et la destruction des anciennes formes.

LE PERE. – Vous croyez ?

LE PHILOSOPHE. – De même que notre globe s'incline et se relève sur son axe par de brusques révolutions.

LE PERE. – Voyez-vous cet arbre pourri ?

LE PHILOSOPHE. – Avec de jeunes feuilles sur les branches basses ?

LE PERE. – Oui. Combien supposez-vous qu'il dure encore d'années ?

LE PHILOSOPHE. – Que sais-je ? Un an… deux ans.

LE PERE. – Pourtant aujourd'hui quelques feuilles nouvelles poussent encore, bien que les racines pourrissent de plus en plus.

LE PHILOSOPHE. – Et alors ?

LE PERE. – Rien, sinon qu'il tombera puis s'en ira en fumée et en cendre ; le menuisier lui-même n'en tirera rien.

LE PHILOSOPHE. – Ce n'est pas la question.

LE PERE. – Pourtant, c'est ton image, celle des tiens, de ton siècle ou de toutes tes théories.

*(Ils s'éloignent.)*

*

*(Une gorge au milieu des montagnes.)*

## CHANT 13 : DEBUT DES TENUES, INTRODUCTION SUR LES VOIX DE COMEDIENS

LE PERE. – J'ai travaillé de longues années à découvrir la fin suprême de nos connaissances, de nos passions, de nos pensées, et j'ai découvert le vide de mon cœur. Je connais par leur nom tous les sentiments, et il n'y a en moi ni désir, ni foi, ni amour. Seuls quelques pressentiments tourbillonnent dans ce désert, au sujet de mon fils qui va perdre la vue, de la société où j'ai vécu, et qui va se dissoudre. Et je suis malheureux de la même façon que Dieu est heureux, en moi seul, pour moi seul !

**CHANT 13 : SUITE :**

**VOIX DE L'ANGE GARDIEN. – Aime les souffrants, les affamés, les désespérés, tes proches, tes pauvres proches et tu seras sauvé.**

## CHANT 13 : REPRISE DES TENUES DU DEBUT SUR LES VOIX DE COMEDIENS

COMEDIENS :

LE PERE. – Qui parle ?

MEPHISTOPHELES, *passant.* – Serviteur ! J'aime parfois présenter à l'attention des voyageurs un don que je tiens de la nature. Je suis ventriloque.

LE PERE, *portant la main à son chapeau*. – Il me semble avoir vu cette figure quelque part, sur une estampe.

MEPHISTOPHELES, *à part*. – Le comte a bonne mémoire.

*(Haut)* Loué soit…

LE PERE. – Dans les siècles, amen !

## FIN CHANT 13

COMEDIENS SEULS :

MEPHISTOPHELES, *disparaissant dans les rochers*. - … toi et ta bêtise !

LE PERE. – Pauvre enfant, condamné à une cécité éternelle, pour les fautes de son père, pour la folie de sa mère. Etre incomplet, sans passions, ne vivant que de rêveries, ombre d'ange fugitif, jeté sur terre, errant dans son néant. Quel est cet aigle énorme qui plane au-dessus de l'endroit où l'homme a disparu ?

L'AIGLE. – Salut à toi, salut !

LE PERE. – Il vole vers moi, tout noir. Le sifflement de ses ailes est comme celui de la mitraille dans le combat.

L'AIGLE. – Prends l'épée de tes ancêtres et lutte pour leur honneur et leur puissance.

LE PERE. – Il s'est déployé au-dessus de moi, il me fascine du regard, comme un serpent. Ah ! Je t'ai compris.

L'AIGLE. – Ne cède pas ! Ne cède jamais, et tes ennemis, tes ennemis abhorrés tomberont en poussière.

LE PERE. – Que mes adieux t'accompagnent à travers ces rocs où tu disparais. Quoi qu'il advienne, vérité ou mensonge, victoire ou défaite, je croirai en toi, messager de gloire. Génie du passé, viens à mon aide, et si ton esprit est retourné dans le sein de Dieu, qu'il s'en détache encore, descende en moi et devienne pensée, force et action.

*(Ecrasant une vipère.)*

Va, misérable reptile ! Je t'abats sans que tu soulèves aucune compassion dans la nature, de même, eux tous rouleront à l'abîme, sans laisser ni regrets ni gloire. Aucun de ces nuages qui voguent ne se détournera pour jeter un regard sur tant d'enfants de la terre exterminés d'un coup.

Eux d'abord, moi ensuite.

Incommensurable Azur, tu emmaillotes la terre, comme un nouveau-né qui vagit et qui pleure, mais impassible, sans l'entendre, tu roules dans ton infini. Mère Nature, adieu. Je vais me transformer en homme, je vais lutter avec mes frères.

*

*(Une chambre. Le Père, le Médecin et l'Enfant)*

LE PERE. – Personne n'a pu l'aider, je n'espère plus qu'en vous.

LE MEDECIN. – Très honoré…

LE PERE, *à son fils.* – Dis ce que tu ressens.

L'ENFANT.- Père, je ne puis vous distinguer, ni ce monsieur. Je vois voler devant mes yeux des étincelles, des filets noirs, parfois, il semble en sortir une sorte de serpent menu, puis cela devient un nuage jaune, qui s'élève en l'air, retombe, et il s'en échappe un arc-en-ciel, mais cela ne me fait pas mal.

LE MEDECIN.- Mettez-vous dans l'ombre monsieur Georges.

*(Il lui examine les yeux)* Quel âge avez-vous ?

LE PERE. – Il a achevé ses quatorze ans.

LE MEDECIN. – Maintenant, tournez-vous vers la fenêtre.

LE PERE. – Et bien ?

LE MEDECIN. – Les paupières sont saines, le blanc des yeux clair, toutes les veines en bon état, les muscles forts. Ne vous inquiétez pas, vous guérirez.

*(Au Père, à part)*

Il n'y a plus d'espoir. Regardez la prunelle, elle est insensible à la lumière. Affaiblissement complet du nerf optique.

L'ENFANT. – Tout me semble dans un brouillard, tout !

LE PERE. – Il est vrai, l'œil est ouvert, terne, sans vie.

L'ENFANT. – Quand j'ai les paupières baissées, je vois plus qu'avec les yeux ouverts.

LE MEDECIN. – La pensée, chez lui, a pourri le corps. La catalepsie est à craindre.

LE PERE, *reconduisant le Médecin.* – Tout ce que tu me demanderas…La moitié de ma fortune…

LE MEDECIN. – Le désordre organique ne peut se... restructurer.

(*Il prend sa cane et son chapeau*.)

Je suis votre très humble serviteur, monsieur le comte, je dois aller opérer une malade de la cataracte.

LE PERE. – De grâce, ne nous abandonnez pas encore.

LE MEDECIN. – Vous désirez peut-être savoir le nom de cette maladie ?

LE PERE.- N'y a-t-il donc plus aucun... aucun espoir ?

LE MEDECIN. – Elle s'appelle en grec *amaurosis*.

(*Il sort*)

LE PERE, *pressant son fils sur la poitrine.* – Mais tu vois encore un peu ?

L'Enfant. – J'entends votre voix, père.

LE PERE. – Regarde par la fenêtre, le soleil brille, il fait beau.

L'ENFANT. – Une foule de silhouettes circulent entre ma prunelle et ma paupière. Je vois des visages déjà vus, des lieux déjà connus, des pages de livres déjà lues…

LE PERE. – Tu vois donc encore !

L'ENFANT. – Oui, avec les yeux de l'âme. Les autres sont éteints.

LE PERE, *tombant à genoux, et après un moment de silence*. – Devant qui me suis-je agenouillé ? A qui dois-je demander justice pour mon enfant ?

(*Il se relève*.) Taisons-nous plutôt. Dieu se vit des prières et Satan des malédictions.

UNE VOIX. – Ton fils est poète, que demandes-tu de plus ?

*

(*Le Médecin. Le Parrain*.)

LE PARRAIN.- Assurément, c'est un grand malheur d'être aveugle.

LE MEDECIN. – Et dans un si jeune âge, c'est extraordinaire.

LE PARRAIN. – Il a toujours été de faible complexion, et sa mère est morte quelque peu… comme cela…

LE MEDECIN. – Comment ?

LE PARRAIN. – Et oui, comme cela…Vous me comprenez bien…dérangée de la tête.

(*Le Père entre*.)

LE PERE. – Vous me pardonnez, Monsieur, de vous avoir appelé à une heure aussi tardive, mais depuis quelques jours, mon pauvre enfant se réveille toujours vers minuit, se lève et parle comme en songe. Suivez-moi.

LE MEDECIN. – Allons. Je suis curieux de ce cas.

*

*(Une chambre à coucher. Parents. Serviteurs. Le Parrain. Le Médecin. Le Père.)*

UN PARENT. – Chut !

SECOND PARENT.- Il est réveillé mais ne nous entends pas.

LE MEDECIN. – Que personne ne parle, je vous prie.

UN PARENT. – C'est une chose bizarre... comme il marche lentement !

SECOND PARENT. – Comme il tient ses mains croisées sur sa poitrine !

TROISIEME PARENT. – Ses paupières sont immobiles, ses lèvres s'entrouvrent à peine et cependant il en sort une voix aiguë, stridente.

L'ENFANT. – Loin de moi, ténèbres ! Je suis né fils de la lumière et du chant. Que me voulez-vous ? Qu'exigez-vous de moi ?

Je ne me soumettrai pas à vous, bien que ma vue se soit envolée avec les vents, et court quelque part dans l'espace. Elle reviendra un jour, riche de la lumière des astres, et rallumera la flamme de mes yeux.

LE PARRAIN. – Comme sa pauvre mère, la défunte, il ne sait plus ce qu'il dit, n'est-ce pas curieux ?

LE MEDECIN. – Je suis de votre avis, Monsieur.

L'ENFANT. – Ô mère, mère, je t'en supplie envoie-moi maintenant des images et des pensées, pour que je vive intérieurement, pour que je crée en moi un autre monde, égal à celui que j'ai perdu.

UN PARENT. – Que penses-tu, frère ? Cela demande un conseil de famille.

L'AUTRE PARENT. – Attends… Tais-toi…

L'ENFANT. – Tu ne me réponds pas, mère ? Ne m'abandonne pas !

LE MEDECIN, *au Père*. – Il est de mon devoir de dire la vérité.

LE PARRAIN. – Certes oui, c'est le devoir et le mérite des médecins, docteur.

LE MEDECIN. – Votre fils est atteint d'aliénation mentale, jointe à une excessive irritabilité des nerfs, ce qui produit parfois, si je puis dire, un état d'hypnose et de veille tout ensemble, état semblable à celui que nous rencontrons évidemment ici.

LE PERE, *à part*. – Seigneur Dieu ! Cet homme m'explique tes jugements !

LE MEDECIN. – Il me faudrait une plume et de l'encre. Je vois la formule : *Cerasi laurei*, deux gouttes, etc.

LE PERE. – Vous trouverez tout dans l'autre chambre. Je supplie tout le monde de se retirer.

VOIX CONFUSES. – Bonne nuit…Bonne nuit… A demain.

*(Tous sortent)*

L'ENFANT, *se réveillant*. – On me souhaite bonne nuit ! Parlez de longue nuit, de nuit éternelle, et non de bonne et heureuse nuit.
LE PERE. – Appuie-toi sur moi, je te conduirai à ton lit..
L'ENFANT. - Mon père, qu'est-ce que tout cela signifie ?
LE PERE- Couvre-toi bien et dors. Le médecin a dit que tu guériras
L'ENFANT. – Je me sens si mal ! Je ne sais quelles voix ont interrompu mon sommeil.
*(Il s'endort)*
LE PERE. – Que ma bénédiction repose sur toi. Je ne puis rien te donner de plus, ni bonheur, ni lumière, ni gloire. Et l'heure sonne où il me faudra lutter, agir avec une poignée d'hommes contre des masses. Où te mettras-tu, seul, au milieu d'innombrables dangers, aveugle, impuissant, enfant et poète tout ensemble, pauvre chanteur sans auditoire, vivant de ton âme en dehors de la terre, mais le corps enchaîné à la terre ? Ô malheureux, le plus malheureux des anges, mon fils !
LA NOURRICE, *à la porte*. – Le docteur demande monsieur le comte.
LE PERE. – Ma bonne Catherine, reste auprès du petit.

(*Il sort*.)

**TROISIEME PARTIE**

## CHANT 14 :
## LES CHANTEURS SE DEPLACENT VERS LEUR POSITION SUR SCENE EN CHANTANT PAR CŒUR
## LA FIN DU CHANT EST SUPERPOSEE AUX VOIX DES COMEDIENS :

COMEDIENS :

Un chant ! Encore un chant !

Qui le commencera ? Qui le finira ? Donnez-moi le passé, bardé de fer où flotte le panache des chevaliers. J'évoquerai à vos yeux les forteresses gothiques, je jetterai sur vos têtes l'ombre des saintes cathédrales. Mais non, à quoi bon ? C'est plus ça ! C'est pas ça ! Cela ne reviendra plus.

## FIN CHANT 14

*

COMEDIENS SEULS :

Qui que tu sois, dis-moi quelle est ta croyance. Il t'est plus facile de perdre la vie que de trouver une foi quelconque, ou de la réveiller en toi. Honte, honte à vous tous, petits et grands, mais en dépit de vous, médiocres et misérables, sans cœur ni cervelle, le monde court vers son destin, vous emporte, fonce en avant, fait de vous des jouets, vous ballotte et vous rejette. Le monde roule dans une valse folle, les couples disparaissent et reviennent, puis de nouveau retombent et glissent, car il y a beaucoup de sang, du sang partout, beaucoup de sang, je vous le dis.

*

Vois-tu ces foules aux portes de la ville, qu'entourent des collines et des rangées de peupliers, ces tentes plantées, ces longues tables de planches préparées, chargées de viandes, de boissons, soutenues par des troncs, des pieux ? Le gobelet vole de main en main, et, dès qu'il touche les lèvres, il en fait sortir une voix de menace, de promesse ou de malédiction. Il vole, revient, circule, danse, toujours plein, sonore et brillant, parmi cette multitude. Vive la coupe d'ivresse et de joie !

*

Voyez comme ils attendent impatiemment. Ils murmurent entre eux, prêts à hurler, tous misérables, la sueur au front, hirsutes, en haillons, le visage brûlé, les mains calleuses, ceux-ci portant des faux, ceux-là brandissant des marteaux, des rabots. Voyez ce colosse qui tient une hache abaissée et cet autre qui fait tournoyer au-dessus de sa tête un levier de fer. Plus loin, à l'écart sous un saule, un jeune garçon mange des cerises, tout en serrant une longue alène dans sa main droite. Des femmes sont venues aussi, leurs mères, leurs épouses, affamées et pauvres comme eux, flétries avant le temps, sans traces de beauté. Leurs cheveux sont salis de la poussière du chemin, des haillons couvrent leur poitrines. Dans leurs yeux, quelque chose de mourant et de lugubre semble la dérision d'un regard. Mais il va s'animer bientôt, le gobelet vole et court partout. Vive la coupe d'ivresse et de joie !

*

Maintenant une rumeur énorme monte de cette assemblée. Est-ce de joie ou de désespoir ? Qui discernera les sentiments parmi des milliers de voix ? Un homme arrive, monte sur une table, de là saute sur une chaise. Il les domine, il leur parle. Sa voix est traînante, aiguë, distincte, chaque mot se détache, se comprend. Ses mouvements, lents et aisés, accompagnent sa parole comme la musique le chant. Le front est large et haut. Pas un cheveu ne reste sur cette tête, dévastée par la méditation. Un crâne desséché, un visage décharné où la peau se creuse en rides jaunâtres entre les muscles et les os, mais à partir des tempes, une barbe noire encadre ce visage immuable que le sang ne colore jamais. Les yeux impassibles, fixés sur l'auditoire, ne trahissent pas un moment de doute ou d'hésitation. Et quand il lève le bras, le tend, le raidit au-dessus des têtes, elles se courbent, comme si tous allaient s'agenouiller sous cette bénédiction d'un

puissant cerveau et non d'un cœur. A bas le cœur, à bas les préjugés ! Vive la parole de consolation et de meurtre !

*

Cet homme est leur rage, leur passion, le maître absolu de leurs âmes et de leur enthousiasme. Il leur promet du pain et du profit. Les cris se déchaînent, se propagent, éclatent de tous côtés : « Vive Pancrace ! Du pain ! Du pain ! Du pain » **(**Aux pieds de l'orateur, appuyé à la table, un ami, ou un camarade, ou un serviteur.

*

Son œil noir, oriental est ombragé de longs cils. Ses épaules retombent, ses jambes fléchissent, le corps est indolemment penché de côté. Sur ses lèvres, erre quelque chose de voluptueux et de cruel. Il a des bagues d'or aux doigts. Lui aussi crie d'une voix gutturale : « Vive Pancrace ! »

« Citoyen Juif, passe-moi mon mouchoir », lui dit l'orateur en lui jetant un rapide regard.

En attendant, les applaudissements et les vociférations se prolongent : « Du pain ! Du pain ! Mort aux seigneurs ! Mort aux trafiquants ! Du pain ! Du pain ! »

Qui va là ?

UNE VOIX, *derrière la porte*.- Ami ! Au nom de la Liberté, ouvrez !

LE MENEUR. – Frère, reprenez marteau et cordes.

(*Il ouvre. Léonard entre*.)

LEONARD.- Citoyens, vous veillez et aiguisez vos poignards pour demain. C'est bien.

(*S'approchant de l'un d'eux*.)

Et toi, que fais-tu dans ce coin ?

UN DES CONVERTIS. – Des cordes à pendre, citoyen.

LEONARD.- Tu as raison, frère. Celui qui ne tombe pas sous le fer dans le combat, sera branché haut et court.

LE MENEUR. – Cher citoyen Léonard, l'affaire est-elle décidée pour demain ?

LEONARD.- La plus forte tête et le plus grand cœur d'entre nous te convie par moi à un entretien. Il répondra lui-même à ta question.

LE MENEUR. – J'y vais. Au travail vous autres. Yankiel, surveille-les bien.

(*Il sort avec Léonard*.) **)**

LE CHŒUR. – Cordes et stylets, matraques et sabres, œuvres de nos mains, vous allez sortir pour leur destruction. Ils tueront leurs seigneurs dans les campagnes, ils les pendront aux arbres des jardins et des bois, et nous ensuite, nous les tuerons et les pendrons à leur tour. Les méprisés se lèveront dans leur colère, enveloppés de la gloire de Jéhovah. La Parole est notre salut, son amour est pour nous, l'anéantissement pour tous les autres. Crachons par trois fois pour assurer leur perte. Trois fois anathème sur eux.

*

(*Une tente. Verres et bouteilles en désordre*.)

PANCRACE.- Ils étaient là, tout à l'heure, cinquante qui gesticulaient et, à chacun de mes mots, hurlaient : « *Vivat !* »Y en a-t-il un seul qui ait saisi ma pensée et compris où aboutit la route pour laquelle il fait tant de bruit ? Ah ! *Sevile imitatorum pecus*

(*Entrent Léonard et Le Meneur*)

Connais-tu le Comte Henri ?

LE MENEUR.- Grand citoyen, de vue plutôt, je ne lui ai guère parlé. Une fois seulement, je me souviens, comme il allait à la Fête-Dieu, il m'a crié : « Hors du chemin ! » en me jetant un regard impérieux. De ce moment, je lui ai souhaité la corde, en mon âme.

PANCRACE. – Demain, du plus grand matin, tu iras le trouver et l'avertiras que je désire lui parler en personne, secrètement, après-demain dans la nuit.

LE MENEUR.- Combien me donnerez-vous d'hommes ? Il ne serait guère prudent de s'embarquer seul.

PANCRACE.- Tu iras seul. Mon nom sera ton escorte, ton appui, le poteau auquel vous avez pendu le baron, avant-hier.

LE MENEUR. – Aïe ! Aïe !

PANCRACE. – Tu lui diras que je viendrai le trouver après-demain, à minuit.

LE MENEUR. – Et s'il m'enferme ou me roue de coups ?

PANCRACE.- Tu seras un martyr de la Liberté du peuple.

LE MENEUR. – Tout, tout pour la Liberté du peuple !

(*A part*) Aïe ! Aïe !

PANCRACE. – Bonne nuit, Citoyen.

(*Le meneur sort*)

LEONARD. – Pourquoi ces délais, ces demi-mesures, ces traités, cette entrevue ? Quand je t'ai juré admiration et obéissance, c'est que je te regardais comme le héros des extrêmes, l'aigle qui vole droit au but, l'homme qui joue sa destinée et celle des siens sur une carte.

PANCRACE.- Tais-toi, enfant !

LEONARD. – Tous sont prêts. Les convertis ont forgé les armes et préparé les cordes, la foule crie, demande un ordre. Donne cet ordre, et comme l'étincelle, comme l'éclair, il deviendra flamme et se changera en foudre.

PANCRACE.- Le sang te monte à la tête. Nécessité de ton âge. Tu ne sais pas te contrôler et tu appelles cela de l'enthousiasme.

LEONARD.- Pense à ce que tu fais. Les aristocrates, réduits à l'impuissance, se sont enfermés dans les remparts de la Trinité et attendent votre arrivée comme le couteau de la guillotine. En avant maître, en avant sans retard, et finissons-en !

PANCRACE. – Peu importe. Leur corps est usé par les plaisirs, leur intelligence par l'oisiveté. Demain, ou après-demain, il faudra qu'ils succombent.

LEONARD.- Qui crains-tu ? Qui te retient ?

PANCRACE.- Personne, ma volonté.

LEONARD.- Et je dois lui obéir aveuglement.

PANCRACE.- Oui, aveuglément.

LEONARD.- Tu nous trahis !

PANCRACE.- Comme le refrain d'une chanson, la trahison est au bout de chacun de tes discours. Ne crie pas, car si quelqu'un nous entendait…

LEONARD.- Il n'y a pas d'espion ici, et puis, quoi ?

PANCRACE.- Rien, sinon une demi-douzaine de balles dans ta poitrine, pour avoir osé hausser la voix en ma présence.

(*S'approchant de lui*.)

Crois-moi, reste tranquille.

LEONARD.- Je me suis emporté, je l'avoue. Mais je n'ai pas peur du châtiment. Si ma mort peut servir d'exemple, affermir et faire grandir notre cause, ordonne !

PANCRACE.- Tu es plein de vie, plein d'espérance et tu crois profondément. Tu es le plus heureux des hommes. Je ne veux pas te priver de la vie.

LEONARD.- Que dis-tu ?

PANCRACE.- Pense davantage, parle moins, et tu me comprendras un jour. As-tu envoyé chercher au magasin les deux milles cartouches ?

LEONARD.- J'ai envoyé Deytz avec un détachement.

PANCRACE.- Et la collecte des cordonniers, est-elle rentrée dans notre caisse ?

LEONARD.- Ils ont contribué, jusqu'au dernier, avec le plus sincère enthousiasme, et ont apporté cent mille

florins.

PANCRACE. – Demain, je les inviterai à souper. As-tu entendu quelque chose de nouveau du Comte Henri ?

LEONARD.- Je méprise trop les aristocrates pour ajouter foi à ce qu'on raconte. Des races dégénérées n'ont pas d'énergie, ne doivent plus, ne peuvent plus en avoir.

PANCRACE.- Il rassemble pourtant ses vassaux, et, confiant dans leur attachement, il se dispose à débloquer le fort de la Trinité.

LEONARD.- Qui pourra nous résister ? N'incarnons-nous pas l'idée de notre siècle ?

PANCRACE.- Je veux le voir, le regarder dans les yeux, pénétrer jusqu'au fond de son cœur, l'attirer à nous.

LEONARD.- C'est un aristocrate mort...

PANCRACE. – Mais un poète en même temps. Maintenant, laisse-moi seul.

LEONARD. – Tu me pardonnes, citoyen ?

PANCRACE. – Dors tranquillement. Si je ne t'avais pardonné, tu dormirais pour toujours.

LEONARD. – Il n'y aura donc rien demain ?

PANCRACE. – Bonne nuit et fais de beaux rêves.

*(Léonard se dispose à sortir)*

Ecoute, Léonard !

LEONARD. – Citoyen chef ?

PANCRACE. – Après-demain, dans la nuit, tu viendras avec moi chez le comte.

LEONARD. – Entendu.

*(Il sort.)*

PANCRACE. – Pourquoi ce seul homme me gêne-t-il, moi qui en conduis des milliers ? Ses forces sont nulles en comparaison des miennes, quelques centaines de paysans, croyant aveuglément à sa parole et attachés à lui comme des animaux domestiques… Un médiocre, un néant. Pourquoi donc je désire tant le voir, le séduire ? Mon esprit aurait-il rencontré son égal et veut-il arrêter sa course ? C'est le dernier obstacle sur un chemin si uni. Il faut l'abattre, et ensuite… Mais ma pensée ne parviendras-tu pas à me tromper, comme tu trompes les autres ? Honte à toi ! Toi qui connais ton but... tu es la pensée du peuple, en toi se sont réunis la volonté et la puissance de tous. Et ce qui est un crime pour les autres est une gloire pour toi. A des êtres infâmes, anonymes, tu as donné la foi. Tu as créé un monde à ton image, un nouveau monde autour de toi, et tu tâtonnes, tu doutes, tu ignores qui tu es ? Non, non, non, tu es grande !

*(Il tombe sur une chaise, abîmé dans ses réflexions.)*

*

*(Un bois. Du linge pendu aux branches. Une potence au milieu d'une clairière. Huttes, tentes, feux de campement, tonneaux, foule.)*

LE COMTE HENRI, *déguisé, portant un manteau noir et un bonnet rouge, entre, tenant le meneur par le bras.* – Souviens-toi !

LE MENEUR. – Monseigneur, je vous ramènerai sain et sauf, sur l'honneur ! Je ne vous trahirai pas !

LE COMTE HENRI. – Un clignement d'yeux, un signe du doigt et je te brûle la cervelle ! Tu peux penser que je ne me soucie guère de ta vie, quand je joue la mienne.

LE MENEUR. – Vous me serrez le poignet comme dans un étau. Que dois-je faire ?

LE COMTE HENRI. – Me parler comme à une connaissance, un ami nouvellement arrivé. Quelle est cette danse ?

*(Des hommes et des femmes dansent en chantant autour d'une potence.)*

LE MENEUR. – La danse des hommes libres.

## CHANT 15 :

**LE CHŒUR. - Du pain, de l'argent, du bois pour l'hiver, du repos en été ! Hourra ! Hourra !**
**Dieu n'a pas eu pitié de nous. Hourra ! Hourra !**
**Les rois n'ont pas eu pitié de nous. Hourra ! Hourra !**
**Les seigneurs n'ont pas eu pitié de nous. Hourra ! Hourra !**
**Nous donnerons aujourd'hui notre congé à Dieu, aux rois et aux seigneurs. Hourra ! Hourra !**

**COMEDIENS SEULS**

LE COMTE HENRI, *à une fille*. - J'ai plaisir à te voir si rose et si gaie.

LA FILLE. – Il y a longtemps qu'on attendait ce jour-là !
J'ai assez lavé la vaisselle et torché les fourchettes, sans jamais entendre une bonne parole. Il est bien temps que je mange et que je danse à mon tour.

LE COMTE HENRI. – Danse, citoyenne.

LE MENEUR, *bas*. – De grâce, monseigneur ! Quelqu'un pourrait vous reconnaître. Ecartons-nous.

LE COMTE HENRI. - Si je suis reconnu, tu es mort. Continuons.

LE MENEUR. – Sous ce chêne, c'est le club des laquais.

LE COMTE HENRI. – Approchons-nous.

PREMIER LAQUAIS. – J'ai déjà tué mon ci-devant maître.

SECOND LAQUAIS. – Moi, je cherche toujours mon baron. A ta santé.

UN VALET DE CHAMBRE. – Citoyens, courbés sur l'embauchoir, la sueur au front, dans l'abaissement, cirant les bottes, coupant les cheveux, nous avons eu conscience de nos droits. A la santé du Club

CHŒUR DES LAQUAIS.- A la santé du président ! Il nous conduira sur le chemin de l'honneur.

LE VALET DE CHAMBRE. – Citoyens, merci.

CHŒUR DES LAQUAIS. – Des antichambres, nos prisons, nous nous sommes tous échappés, d'un commun accord. *Vivat !* Nous connaissons les ridicules et les débauches des salons. *Vivat ! Vivat !*

LE COMTE HENRI. – Quelles sont ces voix, plus rudes et plus sauvages, qui sortent de ce fourré, à gauche ?

## CHANT 16 : ENTREE DISCRETE, SUPERPOSE AUX TEXTES DES COMEDIENS

COMEDIENS :

LE MENEUR. – C'est le chœur des bouchers, monseigneur.

CHŒUR DES BOUCHERS.- La hache et le couteau, voila nos armes ; égorger, voila notre vie. Que nous importe d'égorger du bétail ou de la noblesse ?

Enfants de la force et du sang, nous méprisons les faibles et les anémiés. Nous appartenons à ceux qui nous appellent. Pour le peuple nous tuerons les maîtres... et pour les maîtres nous tuerons les bœufs.

Hache et couteau sont nos armes, l'abattoir est notre vie ! L'abattoir, l'abattoir, l'abattoir !

LE COMTE HENRI.- J'aime ceux-là ! Au moins, ils ne parlent ni d'honneur, ni de philosophie. Bonsoir Madame.

LE MENEUR, *à mi-voix*.- Que monseigneur dise « citoyenne » ou « femme libre »

LA FEMME.- Que signifie ce titre ? d'où sort-il, celui-là ? Pouah ! Tu pues la vieillerie !

LE COMTE HENRI.- La langue m'a fourché.

LA FEMME.- Je suis aussi libre que toi, je suis une femme affranchie ! Et à la société qui m'a concédé ce droit, je donne mon amour.

LE COMTE HENRI.- Et la société, en échange, t'a donné ces bagues et ce collier d'améthystes. Ô deux fois bienveillante société !

LA FEMME.- Non, j'ai enlevé ces breloques, avant de m'enfuir de chez mon mari, mon ennemi, ennemi de la liberté qui me tenait enchaînée comme une esclave.

LE COMTE HENRI.- Bonne promenade citoyenne.

Quel est cet étrange soldat, appuyé sur son sabre à deux tranchants, avec une tête de mort à son bonnet, une autre sur sa ceinture, une troisième sur la poitrine ? Ne serait-ce pas le fameux Bianchetti, un de ces mercenaires du peuple, comme il y a des mercenaires de princes ou de gouvernements ?

LE MENEUR.- C'est lui-même, monseigneur. Il n'est chez nous que depuis huit jour.

LE COMTE HENRI.- Qu'est-ce qui vous rend si pensif, général ?

BIANCHETTI.- Voyez-vous, citoyens, cette trouée dans les platanes ? Regardez bien. Vous apercevrez là-bas, sur la hauteur, un château. Je distingue parfaitement avec ma lunette les murs, les retranchements et quatre bastions.

LE COMTE HENRI.- Il sera difficile à prendre.

BIANCHETTI.- Mille millions de rois ! On peut le tourner par un ravin, ouvrir des tranchés, et…

LE MENEUR, *lui faisant signe des yeux*.- Citoyen général !

LE COMTE HENRI, *bas*.- Sens-tu sous son manteau la détente de mon pistolet ?

*(Haut)* Qu'avez-vous donc combiné, citoyen général ?

BIANCHETTI, *pensif*.- Vous êtes mes frères par la liberté, mais vous ne l'êtes point par le génie. Après la victoire, chacun connaîtra mes plans.

*(Il s'éloigne)*

LE COMTE HENRI, *au meneur*.- Tuez-le, je vous le conseille, car ainsi commence toute aristocratie.

UN OUVRIER.- Malédiction ! Malédiction !

LE COMTE HENRI.- Que fais-tu sous cet arbre, pauvre homme ? Pourquoi ces yeux hagards?

L'OUVRIER.- Maudits soient les trafiquants, les patrons d'usine ! Les meilleures années que les autres passent à aimer les filles, à combattre en plein champ, à naviguer en pleine mer, je les ai passées à travailler dans un réduit obscur, sur un métier à soie.

LE COMTE HENRI.- Vide donc la coupe que tu tiens en main.

L'OUVRIER.- Je n'en ai plus la force, je ne peux pas la porter à mes lèvres. C'est à peine si j'ai pu me traîner jusqu'ici. Le jour de la liberté ne se lèvera pas pour moi. Maudits, les marchands qui vendent la soie

et les riches qui la portent ! Maudits ! Maudits !
*(Il meurt)*

LE MENEUR.- Quel vilain cadavre !

LE COMTE HENRI.- Lâche fanfaron de liberté, regarde cette tête sans vie, que baignent les lueurs sanglantes du soleil couchant.

Où sont passées vos grandes phrases, vos promesses : égalité, perfection et bonheur du genre humain ?

LE MENEUR, *à part*.- Puisses-tu aussi crever bientôt et que ton corps soit mis en pièces par les chiens !

*(Haut)* Laissez-moi partir, je dois rendre compte de ma mission.

LE COMTE HENRI.- Tu diras que je t'ai pris pour un espion et que je t'ai retenu.

(*Jetant les yeux autour de lui*)

Les échos du festin s'assourdissent derrière nous. Nous n'avons plus, en avant, que des taillis de sapins, éclairés par les derniers rayons du jour.

LE MENEUR.- Des nuages s'amoncellent au-dessus des arbres. Vous feriez mieux de rejoindre vos gens qui vous attendent déjà depuis longtemps dans le val Saint-Ignace.

LE COMTE HENRI.- Merci de votre sollicitude. Arrière ! Je veux encore une fois contempler ces citoyens, à la faveur du crépuscule.

UNE VOIX, *au milieu des arbres*.- Un fils de Cham souhaite bonne nuit au bon vieux soleil.

AUTRE VOIX, *à droite*.- A ta santé, vieil ennemi, qui nous poussais au travail et à la suée. Demain, en te levant, tu trouveras tes esclaves devant les plats de viande et les cruches. Et maintenant, que le diable emporte mon verre !

LE MENEUR.- Voilà une troupe de paysans.

LE COMTE HENRI.- Ne bouge pas. Reste derrière ce tronc d'arbre et tais-toi.

## CHANT 16 : DEBUT D'UN GRAND CRESCENDO QUI COUVRE PEU A PEU LES VOIX ACOUSTIQUES DES COMEDIENS

COMEDIENS (SUITE)

CHŒUR DES PAYSANS.- En avant ! En avant ! Sous les tentes, rejoindre nos frères. En avant ! En avant ! Sous l'ombre des platanes, dormir, bavarder dans la paix du soir. Là-bas, les filles nous attendent. Là-bas, on a tué les bœufs que nous attelions jadis à nos charrues.

UNE VOIX.- Je le pousse. Je le traîne. Il résiste et se débat. Marche, marche !

VOIX D'UN SEIGNEUR.- Mes enfants, pitié, pitié !

DEUXIEME VOIX.- Rends-moi mes journées de corvée.

TROISIEME VOIX.- Rends-moi le fils qui est mort au travail !

QUATRIEME VOIX.- Les manants boivent à ta santé, monseigneur. Ils se recommandent à tes bonnes grâces.

CHŒUR DES PAYSANS, *passant*.- Le vampire suçait notre sang et nos sueurs. Nous le tenons, nous ne le lâcherons plus. Par le diable, tu vas mourir haut, comme un seigneur, élevé au-dessus de nous tous. Mort aux tyrans ! Pour nous, les miséreux, les affamés, les exténués : manger, boire et dormir. Leurs cadavres parsèmeront les champs comme des gerbes. Les cendres de leurs châteaux voleront comme les balles du grain au battage. Par nos faux, nos haches et nos fléaux, frères, au travail !

LE MENEUR.- A travers cette foule, je n'ai pu distinguer son visage.

LE COMTE HENRI.- Lui, je le méprise, et vous autres, je vous hais. La poésie embellira un jour tout cela…Marche, Marche !

(*Il s'enfonce dans les broussailles.*)

## CHANT 16 : FIN « CUT » A LA FIN D'UNE CELLULE DE SOPRANO

COMEDIENS SEULS : »MEETING POLITIQUE »

(*Une autre partie du bois. Des feux sur un monticule. Des hommes portant des torches*.)

LE COMTE HENRI, *sortant, en bas, d'un fourré avec le Meneur*.- Quel est cet enfer de flammes rousses qui s'élève entre ces deux lignes d'arbres, ces deux murs de ténèbres ?

LE MENEUR.- Nous nous sommes égarés en cherchant le val Saint-Ignace. Rentrons dans les taillis, car c'est ici que Léonard célèbre les rites de la foi nouvelle.

LE COMTE HENRI, *allant de l'avant*.- Avançons ! C'est justement ce que je voulais voir. Ne crains rien, personne ne nous reconnaîtra.

LE MENEUR.- Attention ! Doucement !

LE COMTE HENRI.- Partout, les décombres de quelque édifice colossal qui sans doute a duré des siècles avant d'être détruit. Des colonnes, des bases, des chapiteaux… des statues mutilées… Un éparpillement de festons qui ornaient les voûtes antiques… Ici, regarde, une arcade entière gît sur le sol. Une torche a brillé là-haut. J'aperçois une moitié de chevalier, dormant sur une moitié de tombeau. Guide, où suis-je donc ?

LE MENEUR.- Nos gens ont durement travaillé pendant quarante jours et quarante nuits, pour abattre enfin la dernière église dans ces contrées. Nous traversons justement le cimetière.

LE COMTE HENRI.- Vos chants, hommes nouveaux, résonnent amèrement à mes oreilles… En avant, en arrière, de côté, se pressent des formes noires. Des lueurs et des ombres, agités par le vent, passent sur cette foule, comme une nuée d'esprits.

UN PASSANT.- Au nom de la Liberté, salut à tous les deux.

UN AUTRE.- Par la mort des aristocrates, salut.

UN TROISIEME.- Hâtez-vous. Les prêtres de la liberté chantent déjà.

LE COMTE HENRI.- Quel est ce jeune homme, debout sur les décombres du sanctuaire ? Trois foyers flambent à ses pieds. Au milieu de la fumée et des lueurs, son visage est embrasé, sa voix a des accents de folie.

LE MENEUR.- C'est Léonard, le poète inspiré de la Liberté. Autour de lui se tiennent nos prêtres, nos philosophes, nos poètes, nos artistes, nos filles et leurs amantes.

LE COMTE HENRI.- Ah ! Votre nouvelle aristocratie. Montre-moi celui qui t'a envoyé.

LE MENEUR.- Je ne l'aperçois pas ici.

LEONARD.- Qu'on la donne à mes lèvres, sur ma poitrine, dans mes bras ! Qu'on me donne ma beauté, indépendante, affranchie, nue, sans voiles ni préjugés, ma bien-aimée, choisie parmi les filles de la Liberté.

VOIX DE JEUNE FILLE.- Je vole vers toi, mon amant.

DEUXIEME VOIX.- Regarde, je tends les bras vers toi. Les forces me manquent. Je roule à travers les décombres, ô toi que j'aime !

TROISIEME VOIX.- Je les devance. A travers la cendre et la braise, à travers la fumée et le feu, je marche vers toi, mon bien-aimé.

LE COMTE HENRI.- Les cheveux épars, la poitrine haletante, elle franchit ces décombres d'un élan passionné.

LE MENEUR.- Il en est ainsi chaque nuit.

LEONARD.- Venez, mes délices ! Viens, fille de la Liberté ! Une frénésie divine te secoue. Inspiration, envahis mon âme ! Ecoutez tous, je vais prophétiser.

LE COMTE HENRI.- Elle penche la tête, elle s'évanouit.

LEONARD.- Nous sommes tous deux l'image du genre humain libéré, ressuscité. Regardez, nous sommes sur les ruines des vieilles formes du dieu ancien. Gloire à nous ! Nous l'avons démembré, il n'est plus que cendre et poussière. Notre esprit a vaincu le sien, qui est retourné au néant.

## CHANT 17 EXALTE, « KITCH »

**CHŒUR DES FEMMES.- Heureuse, heureuse l'élue du prophète. Nous envions sa gloire.**

COMEDIENS :

LEONARD.- Je proclame un monde nouveau. Je donne les cieux à un dieu nouveau. Seigneur de la Liberté et de la Jouissance, peuple-dieu, que chaque victime de notre vengeance, chaque cadavre de tyran devienne ton autel. Les vieilles larmes et les vieilles douleurs du genre humain se perdront dans une mer de sang. Désormais, sa vie sera le bonheur, son droit l'égalité, et à qui prétendrait en fonder un autre, la corde et la malédiction !

CHŒUR DES HOMMES.- L'édifice d'oppression et d'orgueil s'est effondré. A qui en relèvera une seule pierre, mort et malédiction !

LE COMTE HENRI.- Aigle, tiens ta promesse, et j'élèverai sur leurs carcasses une nouvelle église.

CHŒUR DES PRETRES.- Où sont les maîtres, où sont les rois, qui se promenaient hier avec leurs couronnes et leurs sceptres, leur orgueil et leur colère ?

UN MEURTRIER.- Moi, j'ai tué le roi Alexandre.

UN AUTRE.- Moi, le roi Henri.

UN TROISIEME.- Moi, le roi Emmanuel.

LEONARD.- Allez sans crainte et tuez sans remords. Vous êtes les élus entre les élus, les saints entre les saints. Vous êtes les martyrs, les héros de la Liberté.

## CHANT 18 ENTHOUSIASTE !

**CHŒUR DES MEURTRIERS.- Nous irons dans la nuit noire, le poignard à la main, nous irons, nous irons.**

**NB : PUIS ALTERNER EN PONCTUATIONS LIBRES CHANTS 17 ET 18 SUR LE TEXTE DES COMEDINES JUSQU'A 18 BIS**

COMEDIENS :

LEONARD.- Eveille-toi, ma belle.

Allons, répondez au Dieu vivant. Elevez votre voix. Suivez-moi tous, tous. Nous parcourrons encore et piétinerons le sanctuaire du Dieu mort. Et toi, dresse la tête, relève-toi, réveille-toi !

LA FILLE.- Je brûle d'amour pour toi et pour ton Dieu. Je veux distribuer mon amour au monde entier. Je brûle, je brûle.

LE COMTE HENRI.- Quelqu'un lui barre le chemin, se jette à ses genoux, s'agite et balbutie en gémissant.

LE MENEUR.- Je vois, je vois. C'est le fils du célèbre philosophe.

LEONARD.- Que désires-tu, Herman ?

HERMAN.- Pontife suprême, donne-moi la bénédiction du Meurtre.

LEONARD, *aux prêtres*.- Donnez-moi l'huile, le poignard et le poison.

(*A Herman*) Avec cette huile qui servait jadis à l'onction des rois, je te sacre pour leur perte. Le fer des anciens seigneurs et chevaliers, je le mets entre tes mains pour leur destruction. Je suspends à ta poitrine ce médaillon, plein de poison. Là où ton fer n'atteindra pas, qu'il ronge et brûle les entrailles des tyrans. Va et détruis les anciennes races dans toutes les parties du monde.

LE COMTE HENRI.- Il s'est remis en marche à la tête de son cortège.

LE MENEUR.- Ecartons-nous de son chemin.

LE COMTE HENRI.- Non, je veux voir la fin de ce rêve.

LE MENEUR, *à part*.- Je crache trois fois sur toi.

(*Au Comte*) Léonard peut me reconnaître, monseigneur. Voyez le couteau pendu à sa poitrine.

LE COMTE HENRI.- Cache-toi sous mon manteau. Quelles sont les femmes qui dansent au-devant de lui ?

LE MENEUR.- Des princesses et des comtesses qui ont abandonné leurs maris pour embrasser notre foi.

LE COMTE HENRI.- Mes anges jadis ! La populace le noie, je l'ai perdu des yeux dans la masse, mais par la

musique, je me rends compte qu'il s'éloigne. Suis-moi, de là-bas nous verrons mieux. (*Il monte sur un pan de mur*.)

LE MENEUR.- Tout le monde nous verra.

LE COMTE HENRI.- Je l'aperçois de nouveau. D'autres femmes se pressent derrière lui, pâles, égarées, en proie aux convulsions. Le fils du philosophe écume et brandit son poignard. Ils ont atteint maintenant les ruines de la tour du Nord. Ils s'arrêtent, dansent sur les décombres, arrachent les arcades qui tiennent encore, sèment des flammèches sur les autels et les croix renversées…Le feu prend et répand des torrents de fumée. Malheur à vous !

LEONARD.- Malheur à ceux qui se prosternent encore devant le Dieu mort.

LE COMTE HENRI.- Les vagues noires se retournent et se précipitent sur nous. Aigle ! Non, mon heure n'est pas encore venue ?

LEONARD, *s'arrêtant*.- Qui es-tu, frère, avec cette mine si hautaine ? Pourquoi ne te joins-tu pas à nous ?

LE COMTE HENRI.- J'accours de loin, à la nouvelle de votre soulèvement. Je suis l'assassin du club espagnol et j'arrive aujourd'hui même.

LEONARD.- Et cet autre qui se cache dans les plis de ton manteau ?

LE COMTE HENRI.- C'est mon jeune frère. Il a juré de ne pas montrer son visage avant d'avoir tué au moins un baron.

LEONARD.- Toi-même, de quelle mort peux-tu te faire honneur ?

LE COMTE HENRI.- Les frères anciens ne m'ont sacré que deux jours avant mon départ.

LEONARD.- Qui as-tu en vue ?

LE COMTE HENRI.- Toi, d'abord, si tu te parjures.

LEONARD.- Frère, pour cela prends mon couteau.

LE COMTE HENRI, *tirant son poignard*.- Frère, pour cela, le mien suffira.

## CHANT 18 BIS ENTHOUSIASTE !

**DES VOIX.- Vive Léonard ! Vive l'assassin espagnol !**

COMEDIENS SEULS

LEONARD.- Demain, présente-toi devant le citoyen chef.

CHŒUR DES PRETRES.- Hôte, nous te saluons au nom de l'esprit de la Liberté. Une partie de notre salut est dans tes mains. Qui combat sans relâche, tue sans faiblesse, et croit jour et nuit à la victoire, finira par vaincre.

LE FILS DU PHILOSOPHE.- Frère et camarade, dans le crâne d'un vieux saint, je bois à ta santé. (*Il jette le crâne*)

UNE FILLE, *dansant*.- Tue pour moi le prince Jean

DES ENFANTS.- Une tête d'aristocrate, s'il vous plaît, monsieur !

D'AUTRES ENFANTS.- Bonne chance à ton poignard.

CHŒUR D'ARTISTES.- Sur les ruines gothiques nous bâtirons un temple nouveau, sans images, ni statues. Les nervures des voûtes comme de longs poignards, les piliers ornées de huit têtes humaines, et le sommet de chaque pilier pareil à une chevelure d'où le sang dégoutte. Un seul autel, tout blanc, portant un seul symbole : le bonnet de la Liberté. Hourra !

D'AUTRES VOIX.- Allons, allons ! L'aube blanchit déjà.

LE MENEUR.- On finira par nous pendre. Où est la potence ?

LE COMTE HENRI.- Tais-toi. Ils suivent Léonard et ne font plus attention à nous. J'embrasse du regard une dernière fois ce chaos émergeant des profondeurs du temps, du sein des ténèbres, pour ma perte et celle de tous mes frères. Fouettée par la fureur, soulevée par le désespoir, ma pensée a repris toute sa force.

Dieu, donne-moi la puissance que tu ne me refusais pas jadis, et je renfermerai dans un mot ce monde nouveau, immense, qui ne se connaît pas lui-même. Mon verbe sera la poésie de tout l'avenir…

UNE VOIX DANS L'AIR.- Tu composes un drame.

LE COMTE HENRI.- Merci de l'avertissement ! Vengeance pour les cendres profanées de mes frères ! Malédiction sur les nouvelles générations. Leur tourbillon m'entoure, mais ne m'entraînera pas. Aigle, aigle, tiens ta promesse ! Maintenant, descends avec moi et en route pour le val Saint-Ignace.

LE MENEUR.- Voici le jour, je n'irai pas plus loin.

LE COMTE HENRI.- Indique-moi le chemin et je te laisserai aller.

LE MENEUR.- A travers le brouillard et les ruines, les épines et les cendres, où me traînez-vous ? Par pitié ! Laissez-moi.

## CHANT 19 : PEUT ETRE FORT, A VOIR, SUPERPOSE A LA VOIX DU COMEDIEN OU EST NOTRE DIEU, OU EST NOTRE EGLISE ?

COMEDIENS :

LE COMTE HENRI.- Marche, marche, descends. Les deniers chants du peuple expirent derrière nous. Sur des milliers de croix je crucifierai nos ennemis

## CHANT 19 : SUITE :

**CHŒUR DES ESPRITS.- Nous gardions les autels et les tombeaux des saints, nous portions aux fidèles, sur nos ailes, le son des cloches. Nos voix chantaient dans les accords des orgues. Nous avions notre vie dans le scintillement des vitraux de la cathédrale, dans l'ombre des piliers, dans l'éclat du saint ciboire, dans la bénédiction de l'hostie divine. Maintenant où aller ?**

COMEDIENS :

LE COMTE HENRI.-. Le jour grandit de plus en plus. Leurs formes s'évanouissent dans les rayons de l'aube.

LE MENEUR.- Voila votre chemin. Là-bas est l'entrée du vallon.

LE COMTE HENRI, *criant le mot de passe*.- Holà ! Jésus et mon sabre !

(*Jetant au Meneur de l'argent, enveloppé dans son bonnet rouge*)

Prends en souvenir la chose et l'emblème.

LE MENEUR. – Vous m'avez garanti, n'est-ce pas, sur votre parole, la sûreté de celui qui, cette nuit…

LE COMTE HENRI.- Un gentilhomme de vieille race ne donne pas deux fois sa parole.

(*Criant*)

Jésus et mon sabre !

VOIX, *dans les broussailles*.- Marie et notre sabre ! Vive notre maître !

LE COMTE HENRI.- A moi, mes fidèles ! Adieu, citoyen. Mes fidèles, à moi ! Jésus et Marie !

## FIN CHANT 19

COMEDIENS SEULS JUSQU'A LA FIN DE LA TROISIEME PARTIE

(*Nuit. Broussailles. Arbres*)

PANCRACE, *à ses gens*. – Qu'on se couche, face contre terre, et qu'on garde le silence. Pas de feu, même pour les pipes. Au premier coup de fusil, accourez à mon aide, sinon, ne bougez pas jusqu'à ce qu'il fasse grand jour.

LEONARD. – Citoyen, je te conjure encore une fois.

PANCRACE. – Toi, colle-toi sous ce pin et rêvasse.

LEONARD. – Prends-moi au moins seul avec toi. C'est un grand seigneur, un aristocrate, ces gens-là mentent.

PANCRACE, *lui intimant de la main l'ordre de rester*. – La vieille noblesse tient parfois parole.

*

*(Une longue salle. Portraits de dames et de chevaliers. Au fond, sur un pilier, un écusson héraldique. Le Comte Henri est assis à une table de marbre qui porte une lampe, des pistolets, un sabre et une pendule. En face, une autre table avec des aiguières et des coupes d'argent.)*

LE COMTE HENRI. – Jadis, à la même heure, au milieu des mêmes dangers et de pensées semblables, le génie de César apparut à Brutus.

J'attends aujourd'hui une vision du même genre. Dans un instant, se tiendra devant moi un homme sans nom, sans ancêtres, sans ange gardien, un homme sorti du néant et qui ouvrira peut-être une ère nouvelle, si je ne le repousse et ne le précipite au néant.

Ô mes aïeux, insufflez-moi ce qui vous a rendus les maîtres du monde. Mettez vos cœurs de lions dans ma poitrine... moi, fils de cent générations, dernier héritier de vos pensées et de votre vaillance, de vos vertus et de vos fautes, je semerais la mort et la destruction parmi mes ennemis.

(*Minuit sonne*)

Maintenant, je suis prêt.

UN SERVITEUR ARME, *entrant*.- Monsieur le Comte, l'homme qui devait se présenter est là.

LE COMTE HENRI.- Qu'il entre.

(*Le serviteur sort*.)

PANCRACE, *entrant*.- Salut, comte. Ce mot « comte » résonne étrangement dans la gorge.

(*Il s'assied, quitte son bonnet rouge et son manteau, et fixe du regard le pilier où pend le blason*.)

LE COMTE HENRI.- Je vous remercie d'avoir eu confiance en cette maison. Suivant l'antique usage, je bois à votre santé.

(*Il prend une coupe, boit, et la tend à Pancrace*.)

PANCRACE.- Si je ne me trompe, ces emblèmes rouge et bleu s'appellent armoiries dans le langage des morts. Ces signes disparaissent peu à peu de la surface de la terre.

(*Il boit*)

LE COMTE HENRI.- Avec l'aide de Dieu, vous en reverrez bientôt des milliers.

PANCRACE, *écartant la coupe de ses lèvres*.- Voila bien la vielle noblesse, toujours sûre d'elle-même, orgueilleuse, opiniâtre, florissant d'espérance, mais sans le sou, sans armes, sans soldat, querelleuse comme la mort de la fable, qui faisait une scène au fossoyeur à la porte du cimetière, croyant, ou feignant de croire en Dieu, parce qu'elle a peine à croire en elle-même ! Mais montrez-moi donc ces foudres divines qui doivent vous défendre, ces légions d'anges, descendues du ciel !

(*Il boit*)

LE COMTE HENRI.- Vous ne parlez pas sérieusement. L'athéisme est une formule vieillie. J'attendais de vous quelque chose de nouveau.

PANCRACE.- Vous ne parlez pas sérieusement. Ma foi est plus forte, plus profonde que la vôtre. Le cri que

le désespoir et la douleur arrachent à des millions d'êtres, la famine des travailleurs, la misère des paysans, le déshonneur de leurs femmes et de leurs filles, l'abaissement de l'humanité, ployée sous le joug des préjugés, tâtonnant dans l'incertitude, livrée à des habitudes bestiales, voilà ma pensée, ma puissance. Elle rendra à l'homme sa dignité et lui assurera du pain pour toujours.

LE COMTE HENRI.- Ma force à moi vient de Dieu qui a donné le pouvoir à mes pères.

PANCRACE.- Et toute ta vie, tu n'as été que le jouet du diable... Mais je laisse ce débat aux théologiens, s'il existe encore, dans toute la contrée, quelqu'un de cette profession. Au fait, au fait.

LE COMTE HENRI.- Que me voulez-vous donc, sauveur des nations, citoyen dieu ?

PANCRACE.- Je suis venu ici pour mieux te connaître et ensuite pour te sauver.

LE COMTE HENRI.- Je te suis très reconnaissant pour le premier voeu et pour le second, compte sur mon sabre.

PANCRACE.- Ton sabre ! Du verre ! Ton Dieu ! Un fantôme ! Des milliers de voix t'ont condamné, des milliers de bras te tiennent déjà. Il vous reste quelques arpents de terre qui suffiront à peine à recouvrir vos morts. Vous ne pouvez pas tenir vingt jours. Où sont vos canons, vos équipements, vos vivres ? Et enfin, où est votre courage ?.. Si j'étais à ta place, je sais ce que je ferais.

LE COMTE HENRI.- J'écoute. Vois comme je suis patient.

PANCRACE.- Moi donc, le Comte Henri, je dirais à Pancrace : « Entendons-nous. Je congédie mon escadron, mon unique escadron, je renonce à défendre le fort de la Trinité. En échange, je garde mon titre et mes biens, dont tu me garantis l'intégrité sur parole. » Quel âge as-tu, Comte ?

LE COMTE HENRI.- Trente-six ans, citoyen.

PANCRACE.- Encore quinze ans de vie tout au plus. Les hommes comme toi meurent vite. Ton fils est plus près de la tombe que de la jeunesse. Une exception ne nuira pas à la masse. Reste donc le dernier noble de ce pays, règne jusqu'à ta mort dans la maison de tes aïeux, fais peindre leurs portraits et sculpter leurs blasons. Mais ne pense plus aux pouilleux de ta caste. Laisse passer la justice du peuple.

(*Il se verse une autre coupe.*)

A la santé du dernier des comtes !

LE COMTE HENRI.- Chacun de tes mots est une insulte. Il semble que tu veuilles voir si, au jour du triomphe, tu trouveras en moi un esclave. Cesse, je ne puis te payer de retour. La providence de ma parole te protège.

PANCRACE.- L'honneur sacré, l'honneur chevaleresque, entre en scène. Mais c'est un haillon flétri, dans l'étendard de l'humanité. Oh ! Je te connais, je te saisis ! Tu es plein de vie et tu te lies avec des mourants, parce que tu veux te mentir. Tu veux encore croire aux castes, aux reliques des grands-mères, au mot de patrie, et à toute sa séquelle. Mais au fond de toi-même, tu sais que tes frères ont mérité le châtiment, et après le châtiment, l'oubli.

LE COMTE HENRI.- Que méritez-vous d'autre, toi et les tiens ?

PANCRACE.- La victoire et la vie. Je ne reconnais qu'une loi, devant laquelle je m'incline, la loi qui entraîne le monde vers des sphères toujours plus élevées. Cette loi est votre condamnation, et elle vous crie maintenant par ma bouche : « Vous les décrépits, les vermoulus, les repus de boisson et de mangeailles, faites place aux jeunes, aux affamés, aux robustes ! » Mais moi, je désire te sauver, toi seul.

LE COMTE HENRI. – Va au diable avec ta pitié ! Moi aussi, je connais ton monde et je te connais. J'ai vu à travers les ombres de la nuit les danses de la populace dont les épaules te servent de marchepied. J'ai vu tous les crimes du vieux monde, habillés de neuf et dansant une ronde nouvelle, mais chantant le même refrain millénaire : des plaisirs, de l'or et du sang ! Tu n'y étais pas, tu ne daignais pas descendre au milieu de tes enfants, parce qu'au fond de l'âme tu les méprises. Encore quelques moments, et si ta raison ne t'abandonne pas, tu te mépriseras toi-même. Cesse donc de me tourmenter !

*(Il s'assied au-dessous de son blason.)*

PANCRACE. – Mon monde n'a pas encore pris son essor, je te l'accorde. Ce géant n'est pas arrivé à sa taille. Il recherche encore le pain et le confort. Mais les temps viendront…

(*Il se lève, s'approche du Comte et s'appuie au pilier.*)

… les temps viendront où il prendra conscience de lui-même et dira: « Je suis ! » Et pas une autre voix dans l'univers ne pourra répondre : « Je suis aussi ! »

LE COMTE HENRI. – Et ensuite ?

PANCRACE. – De la génération que j'élève par la force de ma volonté, naîtra ma race définitive, suprême, omnipotente. La terre n'aura pas encore vu pareils hommes. Ils seront libres et maîtres du globe, d'un pôle à l'autre. Et la terre entière ne sera qu'une seule cité florissante, une seule maison heureuse, un seul atelier de richesse et d'industrie.

LE COMTE HENRI. – Tes paroles mentent, mais ton visage, impassible et froid, est incapable de feindre l'enthousiasme.

PANCRACE. – Ne m'interromps pas, car ces paroles, des hommes me les ont demandées à genoux, et j'en ai été avare. Dans ce monde futur repose un dieu qui ne connaîtra plus la mort, un dieu auquel le labeur et la torture des siècles auront arraché ses voiles, un dieu conquis dans le ciel par ses propres enfants, qu'il avait jadis jetés sur terre mais qui auront grandi et acquis la vérité. Le dieu de l'Humanité se manifestera.

Le COMTE HENRI. – A nous, il y a des siècles qu'il s'est manifesté. L'humanité est déjà sauvée par lui.

PANCRACE. – Grand bien lui fasse pareil salut ! Deux mille ans de misère, depuis sa mort sur la croix.

LE COMTE HENRI. – J'ai vu cette croix, blasphémateur, dans la vieille, vieille Rome, plantée sur les ruines de puissances plus fortes que la tienne. Des centaines de dieux, semblables au tien, roulés dans la poussière, n'osaient lever vers elle leurs têtes foudroyées. Et lui se dressait dans les hauteurs, les deux bras étendus de l'Orient à l'Occident, baignant son front sacré dans les rayons du soleil, montrant qu'il est le maître du monde.

Pancrace. – Vieille rengaine, creuse comme ton blason !

*(Il frappe les armoiries.)*

Mais j'ai lu depuis longtemps dans tes pensées. Si tu sais te projeter dans l'avenir, si tu aimes la vérité, si tu la cherches, si tu es un homme selon l'humanité, non à l'image des contes pour enfants, écoute, ne laisse pas passer cet espoir de salut. Le sang que nous verserons tous deux aujourd'hui ne laissera pas de traces demain. C'est la dernière fois que je te parle. Si tu es ce que tu semblais être jadis, lève-toi, laisse cette maison et suis-moi.

LE COMTE HENRI. - Tu es le frère cadet de Satan !

*(Il se lève et marche.)*

Vains songes. Qui les réalisera ? Adam est mort dans le désert. Nous ne retrouverons pas le paradis.

PANCRACE, *à part*.- J'ai atteint au cœur, j'ai touché le nerf de la poésie.

LE COMTE HENRI.- Progrès, bonheur du genre humain ! Moi aussi, j'y croyais. Tenez ! Prenez ma tête pourvu que tout cela advienne…Mais non, c'en est fait. Il y a cent ans, deux cents ans, une entente cordiale était encore possible... Maintenant, je le sais, maintenant il faut s'entr'égorger, car il ne s'agit pour eux que d'un changement de race.

PANCRACE.- Malheur aux vaincus ! N'hésite point. Répète seulement : « Malheur », et sois vainqueur avec nous.

LE COMTE HENRI.- As-tu pénétré tous les recoins du destin ? T'est-il apparu sous une forme visible, à l'entrée de ta tente, la nuit, pour te bénir de sa main gigantesque ? Ou bien as-tu entendu sa voix, au milieu du jour, quand tous dormaient dans la chaleur de midi et que toi seul tu veillais en songeant, pour oser me menacer, avec tant d'assurance, de ta victoire, homme tiré du limon comme moi, esclave de la première balle venue, du premier coup de sabre ?

PANCRACE.- ne te berce pas d'un vain espoir. Aucun plomb ne m'égratignera, aucun ne me touchera, tant qu'un seul d'entre vous s'oppose à mon œuvre. Ce qui adviendra plus tard ne vous regarde plus.

(*L'horloge sonne*)

Le temps se moque de nous deux. Si tu es las de la vie, sauve au moins ton fils.

LE COMTE HENRI.- Son âme pure est déjà sauvée dans le ciel. Ici-bas, le sort de son père l'attend.

(*Il plonge la tête dans ses mains*.)

PANCRACE.- Tu refuses ?

(*Moment de silence*.)

Tu te tais, tu médites. La méditation convient au bord de la tombe.

LE COMTE HENRI.- Ecarte-toi des mystères qui s'accomplissent, hors de ta portée, dans les profondeurs de mon âme. Le monde des corps t'appartient, engraisse-le de nourritures, saoule-le de vin et de sang. Mais n'avance pas plus, et va-t'en loin de moi.

PANCRACE.- Esclave d'une seule pensée et de ses formes, pédant de chevalerie, poète, honte à toi ! Regarde-moi. Pensées et formes sont une cire molle sous mes doigts.

LE COMTE HENRI.- Inutile, tu ne comprendras jamais. Chacun de tes pères a été jeté à la fosse commune, comme une chose morte et non comme un être doué de force et de raison.

(*Il tend le bras vers les portraits.*)

Vois ces figures : l'idée de patrie, de maison, de famille, idée ennemie de toi, est inscrite dans les rides de leur front. Ce qui était en eux, ce qui a passé par eux, vit aujourd'hui en moi. Mais toi, homme de rien, dis-moi quelle terre tu habites. Le soir, tu dresses ta tente sur les décombres d'une maison étrangère. Tu la plies le matin et vas camper plus loin. Tu n'as pas trouvé de foyer jusqu'à présent et tu n'en trouveras pas, tant que j'aurai cent hommes qui voudront répéter après moi : « Gloire à nos pères ! »

PANCRACE.- Oui, gloire à tes pères, sur la terre comme au ciel ! En vérité, c'est une belle galerie. Ce starote tirait sur les bonnes femmes dans les arbres et faisait griller les juifs tous vifs. Celui-là, avec les sceaux en main, un chancelier, falsifiait les actes, brûlait les archives, achetait les juges, et par le poison, hâtait les héritages. De là, tes terres, tes revenus, ta puissance. Cet autre, noiraud, aux yeux brillants, semait l'adultère dans les maisons de ses amis ; cet autre, avec sa Toison d'or et son armure italienne, a servi l'étranger. Cette dame pâle, aux boucles sombres, se donnait à son page. Cet autre lit un billet de son amant et sourit, car la nuit approche. Cet autre enfin, qui tient un petit chien sur ses falbalas, était la maîtresse des rois. Voici vos généalogies sans lacune et sans tache. J'aime celui-là en justaucorps vert, il ne fait que boire et chasser avec ces messieurs, ses frères, les gentilshommes, et envoyait ses paysans courir le cerf avec les chiens. Abêtissement et infortune de tout un pays, voila votre sagesse, votre force. Mais le jour du jugement est proche, et ce jour là, je vous le promets, je n'oublierai aucun de vous, aucun de vos pères, aucunes de vos gloires.

LE COMTE HENRI.- Tu te trompes, fils de manant. Ni toi, ni aucun des tiens n'auriez vécu, si vous n'aviez été nourris par la grâce, et protégés par la puissance de mes pères. Ils vous ont distribué du blé en temps de famine, et construit des hôpitaux pendant les épidémies, puis, quand d'un troupeau de bêtes brutes vous êtes devenus des enfants, ils vous bâtirent des églises, des écoles. Mais pendant la guerre, ils vous laissaient à la maison, parce qu'ils savaient que vous n'étiez pas faits pour la guerre.

Tes paroles se brisent contre leur gloire. Elles ne troubleront même pas leurs cendres, elles se perdront dans l'air comme le hurlement d'un chien enragé qui court en bavant jusqu'à ce qu'il crève au bord d'un chemin. Mais il est temps pour toi de quitter cette maison. Mon hôte, vous êtes libre.

PANCRACE.- Au revoir, sur les remparts de la Trinité. Et quand vous n'aurez plus ni poudre ni balles…

LE COMTE HENRI.- Alors, nous nous rapprocherons à la distance de nos sabres. Au revoir.

PANCRACE.- Nous sommes deux aigles, mais ton nid est frappé par la foudre.

(*Il prend son manteau et son bonnet.*)

LE COMTE HENRI, *appelant*.- Holà ! Jacques !

(*Un serviteur entre*).

Reconduis cet homme jusqu'aux avant-postes, sur la hauteur.

JACQUES.- Que Dieu m'assiste !

(*Il sort*.)

## QUATRIEME PARTIE

**SI BESOIN D'UNE TRANSITION MUSICALE ENTRE PARTIES 3 ET 4, PRENDRE LE CHANT 20 AVANT LE DEBUT DU TEXTE DU COMEDIEN :**

COMEDIENS :

Des bastions de la Trinité à tous les sommets des rochers environnants, à droite, à gauche, en arrière et en avant, s'étend une brume, couleur de neige, pâle, immobile, silencieuse, fantomatique image de l'océan dont les bords montaient jadis à ces cimes noires, aiguës, déchiquetées, et dont les abîmes s'enfonçaient dans la plaine qu'on n'aperçoit pas et où le soleil n'est pas encore levé.

Sur une île de granit, nue, jaillissent les tours d'un château fort, incrusté dans la roche par la main des hommes d'un autre âge, et faisant corps avec elle, comme le poitrail humain avec le dos du centaure. Au-dessus des tours, un drapeau se dresse, dominant tout, solitaire, au milieu de l'azur grisâtre.

Les espaces endormis s'éveillent peu à peu. On entend là-haut des souffles qui grondent – en bas, des rayons se font jour, et des images en débâcle flottent à travers cette mer de brume.

Alors, d'autres voix, des voix humaines, se mêlent à cet orage passager et, portées sur les vagues brumeuses, viennent battre les pieds de la forteresse.

## CHANT 20 :

**A travers l'immensité, soudain béante, on voit l'abîme. Le fond en est noir, noir de têtes humaines. Toute la vallée est semée de têtes humaines, comme les profondeurs marines sont semées de pierres.**

**Des collines, le soleil est monté sur les roches, les nuages s'élèvent et se fondent dans son or, et à mesure qu'ils disparaissent, on entend plus distinctement les cris de la foule qui déferle dans les profondeurs, on l'aperçoit plus distinctement.**

**Les brumes se sont détachées des montagnes, elles s'évanouissent maintenant dans les gouffres de l'azur. Un rutilement d'armes flamboie dans la vallée de la Trinité et des masses de peuple s'y pressent comme vers la vallée du dernier Jugement.**

*

COMEDIENS

CHŒUR DES PRETRES. – Nous, tes derniers serviteurs, dans la dernière église de ton Fils, nous t'implorons pour l'honneur de nos pères. De nos ennemis, délivre-nous, Seigneur !

UN COMTE. – Voyez de quel air hautain il nous regarde tous.

UN AUTRE COMTE. – Il s'imagine avoir conquis le monde.

UN TROISIEME. – Et il n'a fait que traverser de nuit un camp de paysans.

LE PREMIER COMTE. – Pour cent ennemis qu'il a tués, il a perdu deux cent des siens.

UN AUTRE COMTE. – Ne le laissons pas nommer chef.

LE COMTE HENRI, *s'agenouillant devant l'Archevêque.* – Je dépose à tes pieds ma conquête.

L'ARCHEVEQUE. – Ceins ce glaive, jadis bénit par la main du bienheureux Florian.

VOIX. – Vive le comte Henri !

L'ARCHEVEQUE. –Reçois aussi, avec le signe de la sainte Croix, le commandement de cette place, notre dernière possession. De par la volonté de tous, je te nomme chef.

## CHANT 21 – *Vivat ! Vivat !*

UNE VOIX. – Je proteste !

AUTRES VOIX. – Silence ! A la porte ! Vive Henri !

LE COMTE HENRI. – Si l'un de vous a un reproche à me faire, qu'il se montre et ne se cache pas dans la foule.

*(Silence.)*

Mon père, je prends ce glaive et que Dieu me frappe de mort subite, avant mon temps, si je ne réussis pas à vous sauver par lui.

CHŒUR DES PRETRES. – Seigneur, donne-lui ta force, donne-lui ton saint Esprit. De nos ennemis, délivre-nous, Seigneur !

LE COMTE HENRI. – Maintenant, jurez tous que vous voulez défendre la foi et l'honneur de vos ancêtres, que la faim et la soif pourront vous réduire à la mort, mais non au déshonneur – que vous ne vous rendrez pas, que vous ne céderez pas un seul des droits de votre Dieu et pas un seul des vôtres.

## CHANT 21 BIS – Que le parjure subisse ton courroux ! Que le faible subisse ton courroux ! Que le traître subisse ton courroux !

## CHANT 21 TER - Nous jurons !

LE COMTE HENRI, *tirant le glaive.* – Maintenant je vous promets la gloire. A vous d'obtenir la victoire.

*

*(Une cour du château. Le Comte Henri. Comtes, barons, princes, prêtres, petite noblesse.)*

UN COMTE, *prenant le Comte Henri à part.* – Ainsi, tout est perdu ?

LE COMTE HENRI. – Non, pas tout. A moins que le cœur ne vous manque avant le temps.

LE COMTE.- Quel Temps ?

LE COMTE HENRI.- Celui de la mort

UN BARON, *prenant le Comte Henri dans un autre coin*.- Comte, vous avez vu, à ce qu'il paraît, cet homme terrible. Aura-t-il quelque pitié de nous, quand nous tomberons entre ses mains ?

LE COMTE HENRI.- En vérité, aucun de tes ancêtres n'a entendu parlé d'une pitié semblable. Elle s'appelle potence.

LE BARON.- Il faut se défendre comme on peut.

LE COMTE HENRI.- Que désirez-vous, prince ?

LE PRINCE.- Un mot en particulier.

(*Ils s'éloignent de quelques pas*)

Tout cela est bon pour le commun, mais entre nous, il est évident que la résistance est impossible.

LE COMTE HENRI.- Et alors ?

LE PRINCE.- Alors, on vous a nommé chef, c'est à vous d'entamer les négociations.

LE COMTE HENRI.- Plus bas, plus bas !

LE PRINCE.- Pourquoi donc ?

LE COMTE HENRI.- Parce que votre Altesse a déjà mérité la mort.

(*Se retournant vers la foule*)

Quiconque parlera de se rendre sera puni de mort.

## CHANT 22 - La mort ! La mort ! La mort !

*

(*Un portique, au sommet de la forteresse. Le comte Henri, Jacques*.)

LE COMTE HENRI.- Où est mon fils ?

JACQUES.- Dans la tour Nord, assis au seuil d'une ancienne prison. Il chante des prophéties.

LE COMTE HENRI.- Mets le plus de troupes possibles dans le bastion d'Eléonore. Toi-même, n'en bouge pas, et, de minute en minutes, observe à la lunette le camp des rebelles.

JACQUES.- Il serait bon, Dieu m'assiste, pour les encourager, de faire distribuer un peu d'eau-de-vie à nos hommes.

LE COMTE HENRI.- S'il le faut, fais ouvrir les caves de nos princes et de nos comtes.

*(Jacques sortant. Le Comte gravit quelques marches et arrive au drapeau, planté sur une plate-forme.)*

Je vous embrasse, ennemis, sous le dard de mes yeux, sous la haine de mon cœur ! Ce n'est plus avec de vaines paroles, avec de faibles aspirations que je vais lutter avec vous, mais avec le fer et les hommes qui me sont soumis.

Qu'il est bon d'être le maître, d'avoir le pouvoir ! Qu'il est bon, même à deux doigts de la mort ; de voir fléchir devant soi la volonté des autres, et de regarder à ses pieds les adversaires, criant du fond de l'abîme comme les damnés vers le ciel !

Encore quelques jours, et moi peut-être, et tous ces misérables qui ont oublié leurs grands ancêtres, nous n'existerons plus. Qu'importe ! Il reste encore quelques jours. J'en profiterai à cœur joie. Je commanderai, je lutterai, je vivrai. Ce sera mon dernier chant !

Le soleil se couche au-delà des roches dans un long et noir cercueil de vapeurs. Signes précurseurs de ma fin, je vous salue d'un cœur plus ouvert et plus franc que j'ai jamais salué les promesses de la joie, de l'illusion et de l'amour. Et me voila maintenant, aux confins de l'éternel sommeil, chef de tous ceux qui, hier encore, étaient mes égaux.

*

(*Une salle éclairée par des torches. Georges assis sur un lit. Le Comte Henri entre et jette ses armes sur une table*.)

LE COMTE HENRI.- Qu'on laisse cent hommes sur les remparts, le reste peut se reposer après un si long combat.

## CHANT 22 BIS UNE VOIX, *derrière la porte*.- Que Dieu nous assiste !

LE COMTE HENRI.- Tu as entendu sans doute les coups de feu, les échos de notre sortie. Mais tranquillise-toi, mon enfant, nous ne succomberons pas encore, ni aujourd'hui, ni demain.

GEORGES.- J'ai entendu mais mon cœur n'en a pas été troublé. Le fracas de la bataille a passé et il n'en reste rien. Autre chose me fait frémir, père.

LE COMTE HENRI.- Tu craignais pour moi ?

GEORGES.- Non, car je sais que ton heure n'est pas encore venue.

LE COMTE HENRI.- Nous sommes seuls. Un poids m'est tombé de l'âme pour aujourd'hui, car les corps de nos ennemis jonchent la plaine. Raconte-moi toutes tes pensées. Je les écouterai comme autrefois, chez nous.

GEORGES.- Suis-moi, suis-moi, père. Là-bas, un terrible tribunal siège chaque nuit.

*(Il va vers une porte cachée dans le mur, et l'ouvre.)*

LE COMTE HENRI.- Où vas-tu ? Qui t'a montré ce passage ? Ce sont des cachots éternellement ténébreux, où pourrissent les ossements d'anciennes victimes.

GEORGES.- Là où un œil ordinaire ne peut voir la lumière, mon esprit sait trouver un chemin. Ténèbres, allez aux ténèbres !

(*Il descend*)

*

(*Souterrains. Grilles de fer, chaînes, instruments de torture brisés et semés par terre. Le Comte, tenant une torche, est auprès d'une pierre sur laquelle Georges est debout*.)

LE COMTE HENRI.- Descends, je t'en supplie, descends.

GEORGES.- N'entends-tu pas leurs voix ? N'aperçois-tu pas leurs ombres ?

LE COMTE HENRI.- C'est le silence des tombeaux, et la lumière de la torche n'éclaire qu'à quelques pas devant nous.

GEORGES.- Ils approchent. On les voit. Ils sortent l'un après l'autre des caveaux étroits et s'assoient là-bas, au fond.

LE COMTE HENRI.- Ta folie me tue. Tu es fou, mon enfant, et tu me brises mes forces quand j'en aurais tant besoin !

GEORGES.- Je vois en esprit leurs formes blêmes, graves. Elles se réunissent pour un jugement terrible. L'accusé s'avance déjà. Il glisse comme une brume.

CHŒUR DES VOIX.- Au nom de la force qui nous est donnée pour ce que nous avons souffert, nous, jadis enchaînés, flagellés, torturés, déchirés par le fer, abreuvés de poison, murés vifs sous les briques et le sable, torturons et jugeons, jugeons et condamnons. Satan sera notre exécuteur.

LE COMTE HENRI.- Que vois-tu ?

GEORGES.- L'accusé, l'accusé…Il se tord les bras.

LE COMTE HENRI.- Qui es-tu ?

GEORGES.- Ô Père ! Père!

UNE VOIX.- Avec toi finit la race maudite. En toi, dernier, elle a rassemblé toutes ses forces, toutes ses passions et tout son orgueil, pour mourir.

CHŒUR DES VOIX.- Pour n'avoir rien aimé, rien adoré que toi-même, toi-même et ta pensée, tu es damné, damné éternellement.

LE COMTE HENRI.- Je ne vois rien, mais j'entends sous terre, autour de moi, partout des soupirs, des plaintes, des sentences, des menaces.

GEORGES. – Il dresse maintenant le tête, comme toi, père, quand tu te fâches, et il répond d'un ton arrogant, comme toi, père, quand tu montres du mépris.

CHŒUR DES VOIX. – En vain, en vain… Plus de salut pour lui, ni sur la terre, ni dans le ciel.

UNE VOIX. – Encore quelques jours de cette gloire humaine, périssable, dont tes ancêtres m'ont frustré, moi et mes frères. Après quoi, tu périras, toi et les tiens, et aucune cloche ne sonnera vos obsèques, aucun ami, aucun parent ne vous pleurera, pas plus que nous jadis sur ce même rocher de douleur.

LE COMTE HENRI. – Je vous connais, esprits maudits, vils feux follets qui errez à travers les puissances angéliques ! *(il fait quelques pas en avant.)*

GEORGES. – Père, n'avance pas ! Par le saint nom du Christ, père, je t'en conjure !

LE COMTE HENRI, *s'arrêtant*. – Dis-moi, dis-moi qui tu vois.

GEORGES. – C'est la figure…

LE COMTE HENRI. – De qui ?

GEORGES. – C'est un autre toi-même, pâle, garrotté… Ils te torturent maintenant, j'entends tes gémissements…

*(Il tombe à genoux.)*

Ô père, pardonne-moi. Ma mère est venue cette nuit, et elle m'a ordonné… *(Il s'évanouit.)*

LE COMTE HENRI, *l'enlevant dans ses bras.* – Voilà le dernier coup ! Mon propre enfant me mène au seuil de l'enfer. Marie, esprit implacable ! Ô Dieu ! Et toi, autre Marie, que j'ai priée tant de fois ! Là-bas commence l'infini des douleurs et des ténèbres. Retournons, je dois encore lutter avec les hommes, et puis, ce sera la lutte éternelle.

*(Il s'enfuit avec son fils.)*

**CHANT 23 - CHŒUR DES VOIX, *au loin*. – Pour n'avoir rien aimé, rien adoré que toi-même, toi-même et ta pensée, tu es damné – damné éternellement.**

*

*(Une salle du château. Le Comte Henri. Femmes et enfants, vieillards et nobles, agenouillés à ses pieds. Le Parrain, debout au milieu de la salle. La foule au fond. Armures suspendues, colonnes gothiques, ornements, fenêtres.)*

LE COMTE HENRI. – Non ! Par mon fils, par l'âme de ma femme ! Non, encore une fois, non !

VOIX DES FEMMES. – Pitié ! La faim nous dévore les entrailles et tue nos enfants. Jour et nuit, la terreur nous dévore.

VOIX D'HOMMES. – Il est encore temps. Ecoute cet émissaire, ne le renvoie pas.

LE PARRAIN. – Toute ma vie, j'ai vécu en citoyen, je ne crains par tes reproches, Henri. Si j'ai accepté le rôle d'ambassadeur, que je remplis en ce moment, c'est que je connais mon siècle et en apprécie toute la valeur. Le citoyen Pancrace est le représentant, et pour ainsi dire le…

LE COMTE HENRI. – Hors de mes yeux, vieil imbécile !

*(à part, à Jacques)*

Appelle ici un détachement.

*(Jacques sort. Les femmes se lèvent et pleurent. Les hommes reculent de quelques pas.)*

UN BARON. – Tu nous a perdus, comte.

UN AUTRE. – Nous te refusons obéissance.

UN PRINCE. – Nous nous entendrons avec ce digne citoyen pour la reddition du château.

LE PARRAIN. – Le grand homme qui m'a envoyé vous promet la vie sauve, si vous vous joignez à lui et si vous reconnaissez les tendances du siècle.

**CHANT 24 : QUELQUES VOIX. – Nous les reconnaissons, nous les reconnaissons.**

COMEDIENS

LE COMTE HENRI. – Quand vous m'avez appelé, j'ai juré de périr sur ces murs. Je tiendrai, et vous tous, vous périrez avec moi.

Ah ! Le goût de vivre vous tient encore.

Ah ! Demandez donc à vos pères pourquoi ils ont été si cruels et corrompus.

*(S'adressant à un comte.)*

Pourquoi tyrannisais-tu tes vassaux ?

*(A un autre.)*

Et toi, pourquoi as-tu passé ta jeunesse à jouer aux cartes et à voyager hors de ta patrie ?

*(A un autre.)*

Toi, tu rampais devant les puissants et méprisais tes inférieurs.

*(A une femme.)*

Pourquoi n'as-tu pas élevé des enfants qui te serviraient maintenant de défenseurs, de chevaliers ? Mais tu as aimé des juifs, des avocats. Va leur demander de défendre ta vie.

*(Il se lève et tend les bras.)*

Pourquoi tant vous hâter de courir vers le déshonneur ? Qui vous pousse à salir ainsi vos derniers moments ? En avant plutôt avec moi ! En avant, là où nous attendent les balles et les baïonnettes, non pas là où se trouve la potence et le bourreau silencieux, la corde à la main pour vous la passer au cou !

QUELQUES VOIX. – Bien parlé. En avant, contre les baïonnettes !

AUTRES VOIX. – Plus un morceau de pain.

VOIX DE FEMMES. – Nos enfants… Vos enfants…

VOIX NOMBREUSES. – Il faut se rendre. Traiter, traiter !

LE PARRAIN. – Je vous garantis l'intégrité, et je puis dire, l'intangibilité de vos personnes, de vos corps.

LE COMTE HENRI, *s'approchant et le saisissant à la poitrine.* – Personne sacrée de diplomate, va cacher ta tête grise sous les tentes des convertis et des savetiers, si tu ne veux pas que je la rougisse de ton sang.

*(Entre Jacques, suivi d'un détachement armé.)*

En joue ! Visez-moi ce front sillonné par les rides d'une science creuse. Visez-moi ce bonnet de la Liberté qui tremble au souffle de ma parole sur cette caboche sans cervelle. *(Le Parrain s'enfuit.)*

TOUS ENSEMBLE. – Qu'on le ligote ! Qu'on le livre à Pancrace !

LE COMTE HENRI. – Un moment encore, messeigneurs…

*(Allant d'un soldat à l'autre.)*

Avec toi, me semble-t-il, j'ai gravi la montagne à la poursuite d'une bête sauvage. Tu te souviens? Je t'ai tiré d'un précipice.

Avec vous autres, je me suis échoué sur les rochers du Danube. Jérôme, Christophe, vous étiez avec moi sur la mer Noire.

A vous, j'ai rebâti vos chaumières incendiées.

Vous, vous vous êtes réfugiés chez moi, fuyant un mauvais patron.

Dites-moi maintenant, allez-vous me suivre, ou me laissez seul, avec un sourire de mépris parce qu'au milieu de tant de gens, je n'aurai pas rencontré un seul homme ?

TOUS.- Vive, vive le Comte Henri !

LE COMTE HENRI.- Qu'on leur distribue ce qui reste de la viande et d'eau-de-vie, et ensuite, aux remparts !

TOUS LES SOLDATS.- De l'eau-de-vie, de la viande ! Et ensuite, aux remparts !

LE COMTE HENRI, *à Jacques*.- Accompagne-les, et dans une heure, sois prêt pour l'attaque.

JACQUES.- Que Dieu m'assiste !

## CHANT 25

**VOIX DE FEMMES.- Sois maudit pour nos innocents !**
**AUTRES VOIX.- Pour nos pères !**
**AUTRES VOIX.- Pour nos femmes !**

LE COMTE HENRI.- Et vous, pour votre infamie !

(*Il sort*)

## CHANT 26 : REQUIEM superposé aux comédiens

*

(*Les remparts de la Trinité. Cadavres étendus ça et là, canons brisés, armes dispersées, soldats courant de tous côtés. Le Comte Henri est appuyé au parapet. Jacques est près de lui*.)

LE COMTE HENRI, *remettant son sabre dans le fourreau*.- Rien n'est plus délicieux que de jouer avec le danger, et de gagner toujours. Quand on perd, on ne perd qu'une fois.

JACQUES.- Ils ont reculé devant nos dernières cartouches, mais ils se réforment, en bas dans la vallée, et ne tarderont pas à revenir à l'assaut. Que faire ? Personne n'a jamais échappé à son destin, depuis que le monde est le monde.

LE COMTE HENRI.- Il n'y a plus de cartouches ?

JACQUES.- Ni balles, ni grenailles, ni plomb. Tout s'épuise, à la fin.

LE COMTE HENRI.- Eh bien, amène moi mon fils, que je l'embrasse une dernière fois.

(*Jacques sort*)

La fumé du combat a troublé mes yeux. Il me semble que la vallée se soulève et s'affaisse tour à tour, que les rochers se brisent et se croisent en angles bizarres. Mes pensées aussi prennent un cours étrange.

(*Il s'assied sur le parapet*.)

Il ne vaut pas la peine d'être un homme. Il ne vaut pas la peine d'être un ange. Le premier des archanges après quelques siècles, comme nous après quelques années d'existence, a senti l'ennui dans son cœur et désiré plus de pouvoir. Il faut être Dieu, ou néant.

(*Jacques entre avec Georges*.)

Prends quelques soldats, parcours le château et chasse vers les remparts tous ceux que tu rencontres.

JACQUES.- Banquiers, comtes et princes. (*Il sort*.)

LE COMTE HENRI.- Viens, mon fils. Pose ta main sur la mienne, donne ton front à mes lèvres. Le front de ta mère était jadis aussi blanc et aussi doux.

GEORGES.- J'ai entendu sa voix aujourd'hui, avant que tes hommes ne courent aux armes. La voix coulait, légère comme un parfum. Elle disait : « Ce soir, tu seras assis auprès de moi. »

LE COMTE HENRI.- A-t-elle au moins prononcé mon nom ?

GEORGES.- Elle disait : « Ce soir, j'attends mon fils. »

LE COMTE HENRI, *à part*.- La force me manquera-t-elle au terme de ma route ? Ne le permettez pas, mon Dieu ! Pour un moment de courage, je serai votre esclave pour l'éternité.

(*Haut*)

Ô mon fils, pardonne-moi de t'avoir donné la vie. Nous allons nous séparer. Sais-tu pour combien de temps ?

GEORGES.- Tiens-moi, ne me lâche pas, ne me lâche pas, je t'entraînerai avec moi.

LE COMTE HENRI.- Nos routes sont différentes. Tu m'oublieras parmi les chœurs des anges, tu ne me jetteras pas d'en haut une goutte de rosée. Ô Georges, Georges, mon fils !

GEORGES.- Quels sont ces cris ? Je tremble. De plus en plus menaçants, de plus en plus proches. La canonnade, la fusillade éclatent. L'heure dernière, prédite, s'avance sur nous.

LE COMTE HENRI.- Vite, vite Jacques !

(*Un groupe de comtes et de princes traverse une cour intérieure. Jacques les suit avec les soldats*.)

UNE VOIX.- Vous nous donnez des tronçons d'armes et vous nous forcez à nous battre.

AUTRE VOIX.- Henri, aie pitié de nous !

AUTRE VOIX.- N'envoie pas aux combats des affamés sans force.

VOIX MÊLÉES.- Où nous pousse-t-on ainsi ? Où ?

LE COMTE HENRI, *criant de leur côté*.- A la mort !

(*A son fils*)

Je voudrais te garder ainsi pour l'éternité dans mes bras…mais il me faut aller ailleurs.

(*Georges tombe, frappé d'une balle*.)

VOIX, *dans les hauteurs*.- A moi, à moi, âme innocente ! A moi, mon fils !

LE COMTE HENRI.- Holà ! A moi, mes hommes !

(*Il tire son sabre et l'approche des lèvres de Georges*.)

La lame n'est pas ternie. Le souffle et la vie se sont envolés ensemble…En avant ! Les voici déjà à portée de mon sabre. Retournez à l'abîme, fils de la Liberté !

(*Mêlée et combat*.)

*

(*Un autre point des remparts. On entend les cris du combat. Jacques est étendu sur le muret. Le Comte Henri accourt, inondé de sang*.)

LE COMTE HENRI.- Qu'as-tu, mon fidèle, mon vieux ?

JACQUES.- Que le diable te paie en enfer ton obstination et mes souffrances ! Que Dieu m'assiste !

(*Il expire*)

## FIN DU CHANT 26

COMEDIENS JUSQU'A LA FIN :

LE COMTE HENRI, *jetant son sabre*.- Tu ne m'es plus nécessaire. Les miens sont tous morts, et les autres sont là, à genoux, étendant les bras vers les vainqueurs et implorant merci en bafouillant.

(*Il regarde à l'entour*.)

Ils n'arrivent pas encore de ce côté, j'ai le temps, reposons-nous un moment…Ah ! Ils escaladent la tour du Nord ; les hommes nouveaux escaladent la tour du Nord et cherchent s'ils ne découvriront pas quelque part le Comte Henri. Je suis ici, ici. Mais ce n'est pas vous qui me mettrez en jugement. Je me suis déjà mis sur la route, je me soumets au tribunal de Dieu.

(*Il remonte sur un pan de mur, surplombant le précipice*.)

Je la vois, toute noire et roulant vers moi son immensité ténébreuse, mon éternité, sans rivages, sans îles, sans fin, et au centre, Dieu, comme un soleil qui brûle éternellement, éternellement resplendit, et n'éclaire rien.

(*Il fait un pas en avant*.)

Ils avancent, ils m'ont vu…Jésus, Marie ! Poésie, sois maudite, comme je le serai pour les siècles des siècles. Allez, mes bras, fendez ces vagues !

(*Il plonge dans le vide*.)

*

(*La cour du château. Pancrace, Léonard, Bianchetti, en tête de la foule. Devant eux défilent les comtes, les princes, avec leurs femmes et leurs enfants, aux fers*.)

PANCRACE.- Ton nom ?

UN COMTE.- Christophe de Volsagun

PANCRACE.- Tu l'as prononcé pour la dernière fois. Et le tien ?

UN PRINCE.- Seigneur de Czarnolas.

PANCRACE.- Tu l'as prononcé pour la dernière fois. Et le tien ?

UN BARON.- Alexandre de Godalberg.

PANCRACE.- Rayé du nombre des vivants. Va !

BIANCHETTI, *à Léonard*.- Ils nous ont tenus deux mois, avec quelques canons et de misérables parapets.

LEONARD.- En reste-t-il beaucoup ?

PANCRACE.- Je te les livre tous. Que leur sang coule pour l'exemple du monde. Mais si quelqu'un me dit où est le Comte Henri, je lui fais grâce de la vie.

VOIX DIVERSES.- Il a disparu au dernier moment.

LE PARRAIN.- Je me présente maintenant comme médiateur, entre toi et ces prisonniers, citoyen d'illustre naissance, qui ont remis entre tes mains, grand homme, les clefs du fort de la Sainte-Trinité.

PANCRACE.- Je n'ai que faire d'un médiateur, là où j'ai vaincu par moi-même. Tu veilleras toi-même à ce qu'ils soient mis à mort.

LE PARRAIN.- Toute ma vie a été civique, les preuves en sont nombreuses, et si je me suis joint à vous, ce n'est pas pour moi-même mais pour mes frères nobles…

PANCRACE.- Empoignez-moi ce vieux doctrinaire et en route avec les autres !

(*Les soldats entourent le Parrain et les prisonniers*.)

Où est le Comte Henri ? Quelqu'un l'a-t-il vu vivant ou mort ? Un sac d'or pour Henri, fût-ce pour un cadavre !

(*Une troupe en arme arrive des remparts*.)

Et vous ? Avez-vous vu Henri ?

LE COMMANDANT.- Citoyen chef, sur l'ordre du général Bianchetti, aussitôt après notre entrée dans le fort, je me suis dirigé vers les retranchements de l'Ouest. Au troisième tournant du bastion, j'ai aperçu un homme blessé, debout, sans armes, près d'un mort. J'ai fait doubler le pas pour le saisir, mais avant que nous ayons pu l'atteindre, l'homme est descendu un peu plus bas, s'est arrêté sur une roche branlante, en jetant un instant des regards égarés, puis il a étendu les bras comme le nageur qui va faire un plongeon et

s’est précipité en avant de toutes ses forces. Nous avons tous entendu le choc du corps qui roulait dans le précipice. Voilà le sabre, trouvé à quelques pas de là.

PANCRACE, *prenant le sabre*.- Du sang sur la poignée… Plus bas, les armoiries de sa famille…

C’est bien le sabre du Comte Henri. Lui seul parmi vous a tenu parole. Honneur à lui, la guillotine pour vous.

Général Bianchetti, occupez-vous de faire raser le fort, et veillez aux exécutions. Léonard !

(*Léonard vient à lui. Ils montent sur une tour*.)

LEONARD.- Après tant de nuits sans sommeil, tu devrais prendre quelques repos, maître. La fatigue se voit sur tes traits.

PANCRACE.- Le temps n’est pas encore venu pour moi de dormir, enfant. Leur dernier soupir marquera seulement que la moitié de ma tâche est achevée. Vois ces espaces, cette immensité qui me sépare de la réalisation de ma pensée. Il faut peupler ces déserts, percer ces montagnes, réunir ces lacs, distribuer la terre à chacun, pour que deux fois plus de vie renaisse dans ces plaines qu’on n’y voit aujourd’hui de cadavres. Autrement, l’œuvre de destruction n’est pas rachetée.

LEONARD.- Le Dieu de la Liberté nous donnera les forces nécessaires.

PANCRACE.- Que parles-tu de Dieu ? On glisse ici dans le sang humain. Quel est ce sang ? Derrière nous, la cour du château. Nous sommes seuls et il me semble qu’il y a quelqu’un entre nous…

LEONARD.- A moins que ce ne soit un corps transpercé…

PANCRACE.- C’est le corps de son confident, corps inerte. Mais je ne sais quel esprit vivant plane ici. Regarde cette toque, avec le même blason. Et là-bas, regarde cette pierre, en saillie sur le précipice. C’est là que son cœur s’est brisé.

LEONARD.- Tu pâlis, maître !

PANCRACE.- Vois-tu, là-haut ? Là-haut ?

LEONARD.- Je vois un nuage qui penche sur la pointe aiguë, où s’éteignent les rayons du soleil.

PANCRACE.- Un signe épouvantable brille là…

LEONARD.- Ta vue te trompe.

PANCRACE.- Un million d’hommes m’écoutaient tout à l’heure. Où est mon peuple ?

LEONARD.- Mais tu entends leurs cris. Ils t’appellent, ils t’attendent.

PANCRACE.- Les enfants et les femmes racontaient qu’il devait apparaître ainsi, mais seulement au dernier jour.

LEONARD.- Qui ?

PANCRACE.- Comme une colonne de lumière de neige éblouissante, il se dresse au-dessus des abîmes, appuyé des deux mains sur sa croix, comme le vengeur sur son sabre. Sa couronne d’épines est de foudres entrelacée.

LEONARD.- Qu’est-ce qui te prend ? Mais qu’as-tu ?

PANCRACE.- L’éclair de ce regard, aucun vivant ne le soutient sans mourir.

LEONARD.- Comme tu pâlis. Partons, partons ! M’entends-tu ?

PANCRACE.- Mets tes mains sur mes yeux, écrase mes prunelles sous tes poings. Délivre-moi de ce regard qui me réduit en poussière !

LEONARD.- Est-ce bien ainsi ?

PANCRACE.- Ô ! Pitoyables mains ! Sans os, ni chair, comme celles d’un fantôme…Transparentes comme l’eau, comme le verre, comme l’air ! Je vois, je vois toujours !

LEONARD.- Appuie-toi sur moi.

PANCRACE.- Donne-moi au moins un peu d’obscurité !

LEONARD.- Ô mon maître !

PANCRACE.- Obscurité ! Obscurité !

LEONARD.- Holà ! Citoyens ! Holà, frères démocrates ! A l’aide ! Au secours !

PANCRACE.- *Galilae vicisti*.

(Il roule dans les bras de Léonard et expire.)